

LE BOLCHEVISME DE MOÏSE À LÉNINE
Un dialogue entre Adolf Hitler et moi
par Dietrich Eckart

(écrit en 1923)

[Auparavant traduit de l'allemand en anglais par le Dr. William L. Pierce.]

AVANT-PROPOS DE L'EDITEUR

Le matériel suivant a été traduit [en anglais] à partir d'un pamphlet trouvé dans la NSDAP Hauptarchiv. Son titre allemand était *Der Bolschewismus von Moses bis Lenin: Zwiegespräch zwischen Adolf Hitler und mir*, et il fut originellement publié à Munich en mars 1924 à partir de notes inachevées sur lesquelles Dietrich Eckart avait travaillé durant l'automne 1923.

Dietrich Eckart était né le 23 mars 1868, dans la ville bavaroise de Neumarkt, qui est à environ trente kilomètres au sud-est de Nuremberg, et il mourut le 26 décembre 1923, à Berchtesgaden. C'était un poète, un dramaturge, un journaliste, un érudit et un philosophe, ainsi qu'un combattant dévoué pour la cause nationale-socialiste. Parmi ses œuvres les plus connues figurent sa pièce *Lorenzaccio* et sa traduction et son adaptation à la scène allemande du *Peer Gynt* d'Ibsen. Il fut pendant un temps rédacteur du *Völkischer Beobachter*, et il écrivit le chant du NSDAP, avec les paroles fameuses « Deutschland erwache ! » [« Allemagne réveille-toi ! »], qui devint plus tard un mot d'ordre du NSDAP.

Le lecteur intéressé par plus de détails sur la vie d'Eckart, ainsi que par un échantillonnage assez étendu de sa poésie, est renvoyé au livre d'Alfred Rosenberg : *Dietrich Eckart: Ein Vermächtnis* (Munich, 1928).

Der Bolchevismus a un intérêt pour les Américains d'aujourd'hui pour trois raisons. D'abord, c'est la dernière œuvre terrestre de l'homme qui, comme compagnon intime d'Adolf Hitler pendant ces premières années critiques à Munich, aida à préparer les fondations spirituelles du national-socialisme. Eckart était gravement malade alors qu'il écrivait le pamphlet, et son arrestation et son emprisonnement temporaire, en conséquence du putsch de Munich le 9 novembre 1923, furent suivis peu après par sa mort.

Ensuite, il est instructif, car représentatif d'une certaine catégorie de propagande. Eckart était un propagandiste pratique ainsi qu'un idéaliste et un poète, et *Der Bolchevismus* est un excellent exemple de son style. Destiné au lecteur ayant un niveau d'éducation supérieure, il est habilement conçu pour éviter la monotonie et maintient l'intérêt d'un public relativement rustique tout en faisant une investigation historique assez étendue, sinon intensive, de la question juive. Il accomplit cela en reléguant la grande majorité des preuves documentaires dans des notes en bas de page et en parsemant abondamment des remarques historiquement significatives de potins épicés ou amusants.

Enfin, il est d'un intérêt considérable, même aujourd'hui, pour sa propre valeur. Bien que les quarante dernières années nous aient malheureusement fourni une expérience bien plus grande des activités judéo-bolcheviques, Eckart réussit très bien avec les informations qui étaient disponibles pour lui en 1923. D'un intérêt particulier est son usage de l'Ancien Testament comme une histoire des Juifs, pour mettre en lumière les activités juives plus récentes.

Les notes d'Eckart pour *Der Bolchevismus* étaient encore sous une forme assez rustique et inachevée lorsqu'il mourut, et cela sera évident à quelques endroits dans le texte qui suit. L'éditeur [William L. Pierce] a légèrement condensé le matériel originel pendant sa traduction, omettant plusieurs des parties les plus rudimentaires et des choses comme des jeux de mots intraduisibles, ainsi que quelques sections qui ont un intérêt limité pour les lecteurs d'aujourd'hui. Des notes additionnelles ont été ajoutées par l'éditeur à quelques endroits, et elles sont indiquées comme telles [WLP].

[Quelques notes supplémentaires ont été ajoutées par des militants américains (incluant « Irmin ») dans des publications sur divers sites web, et sont placées ici entre crochets.]



UN DIALOGUE ENTRE ADOLF HITLER ET MOI

« Oui ! », s'écria-t-il. « Nous avons fait fausse route ! Considérez comment un astronome gérerait une situation similaire. Supposons qu'il ait observé attentivement le mouvement d'un certain groupe de corps célestes pendant une longue période de temps. En examinant ses archives, il remarque soudain que quelque chose cloche : « Bon sang ! » dit-il. « Quelque chose ne va pas ici. Normalement, ces corps devraient être situés différemment les uns par rapport aux autres, pas de cette façon. Il doit donc y avoir quelque part une force cachée qui est responsable de la déviation. Et, à l'appui de ses observations, il effectue de longs calculs et détermine avec précision l'emplacement d'une planète qu'aucun œil n'a encore vue, et qui est pourtant là, comme il vient de le prouver. Mais que fait l'historien, d'autre part ? Il explique une anomalie du même genre uniquement selon les hommes d'Etat visibles de l'époque. Il ne lui vient jamais à l'esprit qu'une force occulte aurait pu provoquer une certaine tournure des événements, mais elle était là, néanmoins ; elle est là depuis le début de l'histoire. Vous savez quelle est cette force : le Juif. »

« Oui, certes, » répondis-je, « mais pour le prouver, pour le prouver ! Depuis cinquante ou cent ans, en ce qui me concerne, c'est devenu évident ; en effet, depuis un bon bout de temps, peut-être même depuis les temps préchrétiens... »

« Mon cher, » me répondit-il, « on peut lire dans Strabon [1] que déjà à son époque, peu avant la naissance du Christ, il n'y avait guère d'endroit sur toute la terre qui ne fût alors dominé par les Juifs ; dominé, écrit-il, pas simplement habité. Déjà des décennies plus tôt, Cicéron [2] – à l'époque un homme grand et puissant, mon ami ! – perdit soudain son sang-froid lorsque, dans sa fameuse plaidoirie de défense au Capitole, il fût obligé de souligner la grande influence et la cohésion des Juifs : 'Doucement, doucement ! Je ne veux être entendu que des juges. Les Juifs m'ont déjà mis dans un beau pétrin, comme ils y ont mis beaucoup d'autres hommes honorables. Je n'ai aucun désir de fournir davantage de farine à leurs moulins'.

De même, l'influence des Juifs sur Auguste était si grande qu'ils intimidèrent complètement Ponce Pilate qui, en tant que délégué de l'empereur romain, n'était certainement pas un minus. Ainsi il dit 'Pour l'amour de Dieu, assez avec cette sordide affaire juive !', en se lavant les mains, et il condamna le Christ, qu'il considérait comme innocent, à mort [Jean, 19:12].

Considérant ces choses, mon ami, même un enfant sait – ou plutôt devrait savoir – à quel point l’heure devait être tardive à ce moment. »

Un coup d’œil à l’Ancien Testament, un bref feuilletage, « la recette à partir de laquelle les Juifs préparent toujours leur bouillon infernal ! Nous, les antisémites, sommes vraiment phénoménaux. Nous parvenons à tout découvrir, sauf ce qui est vraiment important ». Mot à mot, il lut avec emphase et d’une voix dure :

« Et je dresserai l’Egyptien contre l’Egyptien ; et ils se combattront frère contre frère, voisin contre voisin, ville contre ville, royaume contre royaume. Et l’esprit de l’Egypte sombrera de cette manière ; et je détruirai son conseil ; et ils se tourneront vers les idoles et les magiciens, ceux qui évoquent les esprits et les sorciers. » [Isaïe 19:2-3]

« Oui, en effet », répondit-il en riant amèrement, « maintenant tout le monde va chercher le Dr. Cuno, le Dr. Schweyer et le Dr. Heim [3], et tous les autres enchanteurs et sorciers dont ils disposent. Lorsqu’on leur demande pourquoi l’Allemagne est devenue une porcherie, ces messieurs répondent sur un ton de reproche : ‘Vous êtes vous-mêmes à blâmer. Vous n’enfantez plus, n’avez pas de foi, seulement de l’égoïsme et de la vanité. Vous allez maintenant essayer de rejeter la faute sur les Juifs. Il en a toujours été ainsi lorsque vous aviez besoin d’un bouc émissaire. Tout le monde alors tombait sur les Juifs et les persécutait sans pitié. Simplement parce qu’ils avaient de l’argent, et parce qu’ils étaient sans défense. Faut-il s’étonner que quelques Juifs se comportent maintenant de manière répréhensible ? Après tout, on trouve des moutons noirs dans chaque communauté. Comme s’il n’y avait pas un bon nombre de Juifs honnêtes ! Regardez leur piété, leur sens des responsabilités familiales, leur mode de vie sobre, leur volonté de faire des sacrifices et, surtout, leur capacité à rester unis ! Et vous ? L’un contre l’autre comme des chiens et des chats : pure folie !’

‘Ainsi les enchanteurs et les sorciers bavarderont encore et encore, jusqu’à ce qu’une nuit le signe du sang apparaisse sur toutes les maisons juives, et que les masses furieuses, conduites par les Juifs, envahissent pour frapper à nouveau tous les premiers-nés dans le pays comme en Egypte’ [Exode, 12:7-13, 29-30]. »

« Vous souvenez-vous comment c’était ici à Munich pendant la prise de pouvoir communiste ? », l’interrompis-je. « Les maisons des Juifs n’étaient certainement pas marquées avec du sang, mais il avait dû y avoir un arrangement secret, car parmi tous ceux qui eurent le malheur de subir une perquisition, aucun n’était juif. En fait, l’un des stupides soldats rouges [= communistes] qui me tenaient par les cheveux répondit à ma question sarcastique en m’expliquant qu’il était interdit de perquisitionner les maisons juives.

Et en 1871, à Paris, la défense juive fonctionna aussi comme prévu. Là, les communistes détruisirent tout ce qu’ils purent, mais les nombreux domaines et maisons des Rothschild restèrent complètement intacts [4]. Tout cela nous permet de comprendre le passage de l’Exode selon lequel ‘une multitude mélangée’ quitta également l’Egypte avec les Juifs [Exode, 12:38]. »

« En Egypte, le plan des scélérats ne réussit qu’à moitié », conclut-il. « Les Egyptiens parvinrent à maîtriser la situation au dernier moment et envoyèrent la ‘multitude mélangée’ dans le désert, avec les Juifs. Il dut y avoir une lutte désespérée. Le massacre des premiers-nés le révèle assez clairement. Tout comme ils l’ont fait avec nous, les Juifs s’étaient assuré le contrôle de la grande couche inférieure de la population – ‘Liberté, égalité, fraternité !’ –,

jusqu'à ce qu'une nuit, ils envoyèrent l'ordre : 'À bas les bourgeois ! Tuez-les, les chiens !' ; mais les choses ne se déroulèrent pas aussi bien que prévu. Cette partie de la nation égyptienne restée patriotique renversa la situation et chassa Moïse, Cohn et Lévi du pays, suivis des habitants qu'ils s'étaient ralliés. Durant cet exode, ils emportèrent autant de butin volé qu'ils le purent, rapporte la Bible avec satisfaction.

Elle rapporte également, en termes non équivoques, que les Egyptiens furent heureux de s'en débarrasser [Exode, 12:35-36 ; Psalms, 105:38]. Le meilleur dans l'histoire, cependant, fut la récompense que les Juifs donnèrent à leurs stupides complices. Soudain, ils commencèrent à les appeler 'canaille' [5], alors qu'autrefois ils les appelaient 'camarades' et prétendaient les aimer. Imaginez la tête que ces dupes durent faire dans le désert quand ils entendirent cela. »

« Le meurtre de soixante-quinze mille Perses, dans le Livre d'Esther, avait sans doute la même origine bolcheviste », répondis-je. « Les Juifs n'accomplirent certainement pas cela tout seuls. »

« Pas plus », confirma-t-il, « que le terrible bain de sang dans la moitié de l'Empire romain, qui eut lieu sous le règne de l'empereur Trajan. Des centaines de milliers de nobles non-juifs en Babylonie, en Cyrénaïque, en Egypte et à Chypre furent massacrés comme du bétail, la plupart après les tortures les plus abominables [6] ! Et aujourd'hui, les Juifs s'en réjouissent encore. 'Si seulement les différents centres de la rébellion avaient coopéré', triomphe le Juif Graetz, 'alors peut-être auraient-ils pu déjà donner au colosse romain le coup de grâce'. [7] »

« Les Juifs qualifient de barbare notre célébration du jour de Sedan » [8], fis-je remarquer. « Mais ils trouvent tout à fait dans l'ordre des choses de célébrer encore, année après année et après tout ce temps, dans les synagogues, leur haut fait au sujet des soixante-quinze mille Perses, lors de la fête de Pourim [9]. »

« Aucune de ces preuves ne semble faire impression sur nous, cependant », dit-il sèchement. « On nous croirait sourds et aveugles ».

« Avant le premier affrontement avec les Egyptiens, le scélérat en chef, le modeste Joseph, s'était plutôt bien préparé : les sept vaches maigres, tous les greniers remplis, le peuple affamé, le pharaon régnant en parfait valet des Juifs, et Joseph, avec un monopole sur l'approvisionnement en céréales, 'souverain sur tout le pays' [Genèse 41:43] ! Toutes les lamentations des Égyptiens furent vaines ; le Juif tint les entrepôts fermés d'une main de fer jusqu'à ce qu'ils fussent obligés, en échange d'un peu de pain, de lui donner d'abord leur argent, puis leur bétail et leur terre, et enfin leur liberté. Et tout à coup la capitale grouilla de Juifs ; le vieux Jacob était là, et 'ses fils et les fils de ses fils avec lui, ses filles et les filles de ses fils, et toute sa semence' – toute la smala [Genèse, 46:7]. Et Joseph 'pleura un bon moment' de joie. Ensuite, il dit à ses frères : 'Vous mangerez la graisse du pays', et 'le bien de tout le pays d'Egypte est à vous' [Genèse, 45:18, 20]. »

« Mais quelque temps après que ce glorieux citoyen égyptien de confession juive, âgé de cent dix ans, soit mort, le vieux pharaon mourut également et fut remplacé par un autre pharaon, qui 'ne connaissait pas Joseph' et qui, voyant la multitude des Juifs, qui entre-temps étaient devenus très puissants, en fut très effrayé. Il craignait que 'si une guerre éclate, ils se joignent eux aussi à nos ennemis' [Exode, 1:6-10] ; ainsi, il fut plus intelligent que Guillaume II [10], qui espérait leur soutien. *Les Juifs doivent travailler*, décida-t-il. Sérieusement, *travailler*. 'Impitoyable', gémit le chroniqueur juif. Pas étonnant qu'ils ruminèrent une vengeance. Après

tout, à quoi sert la populace, sinon à faire le travail ?

« Maintenant les Egyptiens avaient oublié le cher Joseph, qui était mort et bien mort ; mais il ne manquait pas de gens à blâmer pour le triste état de choses, à savoir les propriétaires terriens, les industriels, les bourgeois. Selon les Juifs, personne d'autre n'était responsable. 'Prolétaires de tous les pays, unissez-vous !' Et les masses crurent cela et se retournèrent contre leur propre sang pour le compte du 'peuple élu', qui avait provoqué toute leur détresse en premier lieu. Mais dans notre cas, ils nous lisent à haute voix à l'école la belle histoire de Joseph et ses frères. Il ne fait aucun doute que de nombreux professeurs 'pleurèrent un bon moment'. C'est suffisant pour conduire quelqu'un au désespoir. »

Il s'arrêta avec un regard sombre sur le Livre de la Haine.

« Et ainsi de suite, à travers tout l'Ancien Testament », reprit-il. « En effet, je ne vous dis rien de nouveau, mais nous devons le rappeler chez nous aussi souvent que possible afin de pouvoir contrer le bavardage hypocrite constant. Vraiment, le livre de Josué devrait suffire ; une telle affaire de génocide ininterrompu, de cruauté bestiale, de rapacité éhontée et de ruse de sang-froid – l'Enfer sur terre ! Et tout cela au nom de Jéhovah, en fait selon son souhait exprès ! Quand la ville de Jéricho fut victime des Juifs par la trahison de la prostituée Rahab, ni homme ni bête, ni jeune ni vieux ne resta parmi les vivants ; seule la prostituée fut épargnée. Elle et toute sa noble famille furent récompensées par le privilège de vivre en Israël [Josué, 6:25]. Et quels peuples aimables ils étaient, ceux qui, les uns après les autres, furent complètement exterminés ! Delitzsch, qui approfondit cette période, écrit, par exemple, sur les Cananéens : 'sur toutes les collines, sous chaque arbre ombragé, ils rendaient adoration et respect au dieu du soleil et à la déesse protectrice Aschera'. Et il compare cette belle coutume poétique à la pieuse coutume de nos villageois catholiques, servant le Tout-puissant dans de lointaines chapelles de montagne. [11] »

« Josué à lui seul », soulignai-je, « fut responsable du massacre de trente et un rois, avec tout leur peuple. Parmi ces nations exterminées lors de ces raids prédateurs, il y en avait plusieurs qui s'étaient livrées à lui avec confiance. A chaque fois, on entendit les paroles sinistres 'Qu'aucun ne survive'. J'ai tendance à croire que la canaille, ou du moins ses descendants, devait encore constituer les troupes de choc obéissantes des Juifs, non parce que le travail était si atroce, mais parce que les enfants d'Israël laissèrent toujours les Gentils abusés faire leur sale boulot, particulièrement là où il y avait un danger. En outre, ils n'auraient pas été assez forts pour soumettre les peuples auxquels ils étaient opposés, sans l'enthousiasme belliqueux de leurs camarades rendus brutaux. »

« D'un intérêt particulier est la satisfaction évidente avec laquelle les Juifs dénombrèrent délibérément chacun des rois massacrés, comme y fait référence le prophète Isaïe. À un endroit, il délire comme un possédé : 'Car la colère de l'Eternel va fondre sur toutes les nations, et sa fureur sur toute leur armée : Il les voue à l'extermination, Il les livre au carnage. Leurs morts sont jetés, leurs cadavres exhalent la puanteur, et les montagnes trempent dans leur sang ; il n'y aura plus de grands pour proclamer un roi, tous leurs princes seront anéantis' [Isaïe, 34:3 et 34:12]. Des siècles séparaient Isaïe et Josué, mais durant tout ce temps la rage infernale des Juifs contre les familles royales non-juives n'avait en rien changé. »

« Et cela ne changera jamais, de toute éternité », continua-t-il, « en ce qui concerne l'attitude des Juifs envers nos rois et nos dirigeants. Les détruire est leur péché éternel, et quand ils ne

peuvent pas accomplir cela par la force, ils emploient la ruse. Chaque fois que nous avons un leadership fort, les Juifs sont obligés de garder le nez propre. Notre leadership ne peut être vraiment fort, cependant, que s'il est entièrement basé sur notre peuple ; seulement s'il se préoccupe du bien-être des plus petits d'entre eux autant que de celui des plus riches ; seulement si, dans la ferme conviction de sa propre valeur, il empêche toute influence étrangère depuis le commencement ; seulement s'il n'est pas seulement national, mais aussi social, jusque dans ses os. Peu importe ce que les autres peuvent dire, je l'affirme, un moment viendra où toutes les nations d'élite du monde auront un tel leadership ; et alors chacun sera étonné de voir qu'au lieu de se fâcher les uns avec les autres comme c'était le cas auparavant, ils se traiteront mutuellement avec respect et considération. Car alors il n'y aura plus d'excitation de l'avidité pour les terres, de démanigement du pouvoir, de suspicion – des sentiments qui n'existent sous une forme pure que chez un petit nombre de marginaux, et non dans la population générale plus confiante, en tous cas. Il y aura une fin à l'éloge mensonger d'une fraternité humaine indiscriminée, qui ne serait possible, si toutefois elle l'est, que sous la supposition préalable qu'on ait dès le départ exclu cet éternel malfaiteur, le Juif. Mais si cela avait été fait, il n'y aurait pas besoin de pousser l'idée de la fraternité universelle : les divers peuples se trouveraient compatibles de leur plein gré. »

« Dites-moi », l'interrompis-je ; « à proprement parler, considérez-vous que le Juif est national ou international ? »

« Ni l'un ni l'autre », fut la réponse. « Celui qui se sent vraiment international a autant d'estime pour le reste du monde que pour sa propre nation. Si nos soi-disant internationaux étaient vraiment comme ça – très bien. Mais je crains qu'ils soient secrètement plus préoccupés par l'attitude du reste du monde envers eux-mêmes que par leur propre attitude envers le monde. L'internationalisme exige fondamentalement de bonnes intentions. Mais le Juif en manque fondamentalement et complètement. Il n'a pas la moindre idée de s'associer avec le reste de l'humanité. Son but est de dominer les autres pour les extorquer à loisir. S'il était vraiment intéressé par la camaraderie, il en eut l'occasion la plus longue et la plus abondante. Le commandement de Jéhovah de ne pas faire d'alliances avec les peuples étrangers, mais au contraire de les dévorer les uns après les autres, lui alla droit au cœur [Exode 34:12 ; Deutéronome 7:16]. Partout on le salua avec cordialité, tout d'abord : dans l'Egypte ancienne, en Perse, en Babylonie, en Europe ; on vit poindre le sabot fourchu. Les premiers conquérants germaniques le trouvèrent avec un certain nombre de droits arrogés et n'entreprirent rien pour l'en déposséder. Il était autorisé à faire des affaires où et comme il le voulait ; même dans la traite des esclaves, pour laquelle il a toujours eu une inclination particulière. Comme tout le monde, il pouvait occuper des fonctions publiques, y compris la magistrature ; et sa prétendue religion était protégée par l'État. C'est ce qu'écrivit Otto Hauser, qui est une excellente source d'informations fascinantes sur les Juifs [12]. »

« J'aurais pu le dire ! », acquiesçai-je. « Il faut cependant le prendre avec prudence, au risque de ne pas voir la forêt noire derrière les arbres 'blonds' [13]. Dans l'ensemble, je préfère Werner Sombart, même si ses conférences à Berlin grouillent de Juifs. »

« Cependant, il dit la même chose ! » s'écria-t-il. « Selon lui, les Juifs ne furent pas toujours des citoyens de seconde zone. Dans l'antiquité, on leur trouvait souvent même des privilèges spéciaux qui les dispensaient de certains devoirs, comme le service militaire [14]. Ce n'était jamais à leur avantage de risquer un conflit armé. Durant la Guerre de Libération [15], les Juifs de Deutsch-Krone, en Poméranie, adressèrent une pétition au roi, demandant la permission de rester à la maison de campagne en échange d'argent. Dans cette pétition, ils

firent valoir que dix mille thalers seraient de beaucoup plus utiles dans l'effort de guerre que la capacité de combat franchement discutable d'un Juif. La pétition fut acceptée, non seulement de leur part, mais aussi des Juifs de cinq autres des sept districts prussiens [16]. »

« Oui, je connais ce passage de Hauser », ajoutai-je ; « c'est authentique. Il cite cependant également de l'Encyclopédie Mayer une déclaration qui prétend calmement que les Juifs, par leur esprit héroïque dans la Guerre de Libération, se montrèrent de dignes citoyens allemands. »

« Exactement comme ils le firent pendant la Guerre Mondiale », dit-il avec un clin d'œil expressif. « Si les choses allaient à ma manière, j'exigerais que des pancartes soient accrochées dans toutes les écoles, à chaque coin de rue et dans chaque salle publique, sur lesquelles ne serait imprimée que la description des Juifs par Schopenhauer : 'Grands maîtres du mensonge !' [17]. Il n'y a pas de meilleure description. Et elle s'applique sans exception à tous les Juifs de la même manière, d'en haut ou d'en bas, magnats de la bourse ou rabbins, baptisés ou circoncis. Notre peuple d'esclaves ! Persécuté depuis des milliers d'années ! Et les innocents retombent encore et encore dans cette escroquerie flagrante. Il est compréhensible qu'ils deviennent hargneux avec les Juifs, mais seulement après que ceux-ci aient abusé sans vergogne de leur bonhomie naïve et les aient rongés jusqu'à la peau avec leur usure et leur fraude. Et ce fut le cas partout : dans l'ancien Empire romain, en Egypte, en Asie, plus tard en Angleterre, en Italie, en France, en Pologne, en Hollande, en Allemagne et même, comme l'écrit Sombart, « dans la péninsule ibérique, où les Juifs ont connu tant de bénédictions ! »

« Et le jeu auquel ils jouent aujourd'hui, ils le pratiquent depuis deux mille ans », poursuivit-il. « Je pense que cela suffit pour caractériser la nature de l'internationalisme juif. Il nous reste maintenant à considérer le sentiment national des juifs. Naturellement pas celui de l'un pour l'Allemagne, de l'autre pour l'Angleterre, et ainsi de suite. On n'attrape plus beaucoup de souris avec des appâts de ce genre. 'Envoyez-moi une boîte pleine de terre allemande, afin que je puisse au moins symboliquement souiller le pays maudit', écrivit le Juif allemand, Börne ; et Heinrich Heine flaira l'avenir de l'Allemagne dans une cuvette de toilettes [18]. Le physicien Einstein, que les agents de publicité juifs célèbrent comme un second Kepler, expliqua qu'il n'avait rien à voir avec le nationalisme allemand. Il jugeait 'trompeuse' la coutume de l'Association Centrale des citoyens allemands de confession juive de ne se préoccuper que des intérêts religieux des Juifs et non pas également de leur communauté raciale. Un oiseau rare ? Non, juste un qui croyait son peuple déjà en sécurité et considérait par conséquent qu'il n'était plus nécessaire de faire semblant.

Dans l'Association Centrale elle-même, le masque était déjà tombé. Un certain Dr. Brunn y admit franchement que les Juifs ne pouvaient avoir aucun esprit national allemand [19]. Nous confondons toujours leurs efforts sans principes pour s'accommoder à tout un chacun avec des impulsions du cœur. Chaque fois qu'ils voient un avantage à gagner en adoptant une certaine posture, ils n'hésitent jamais et ne laisseraient certainement pas les considérations éthiques les en empêcher. Combien de Juifs galiciens sont d'abord devenus Allemands, puis Anglais et enfin Américains ! Et à chaque fois en un clin d'œil. Avec une rapidité surprenante, ils changent de nationalité, comme ci et comme ça, et partout où leurs pieds se posent, retentit soit la 'Garde au Rhin', soit la 'Marseillaise', soit le 'Yankee Doodle'. Le Dr. Heim ne remet pas une seule fois en question le fait que nos Warburg, nos Bleichröder ou nos Mendelssohn sont capables de transférer leur patriotisme ainsi que leur résidence du jour à Londres ou à New York le lendemain. 'Sur les sables du Brandebourg, une horde asiatique !'. Walther Rathenau parla un jour ainsi des Juifs de Berlin [20].

Il oublia d'ajouter que la même horde se trouve sur l'Isar, l'Elbe, le Main, la Tamise, la Seine, l'Hudson, la Neva et la Volga. Et tous avec la même tromperie envers leurs voisins. Nos enchanteurs et nos sorciers, cependant, distinguent entre respectables et pas si respectables, entre sédentaires et fraîchement immigrés, entre Juifs occidentaux et orientaux, et, au pire, ils ils haussent les épaules et marmonnent : 'Chaque pays a les Juifs qu'il mérite'. Cela ne signifie rien pour eux que ce soit un Juif qui ait inventé cette belle phrase. Ni que dans le cas de l'Allemagne, compte tenu de la qualité des Juifs que nous avons 'mérités', cela devienne une gifle retentissante au visage.

'Tout Israël se tient ouvertement dans le camp britannique !', annonça le dirigeant syndical américain Samuel Gompers en 1916. Et cela inclut aussi les Juifs allemands, comme l'Américain Ford le savait bien. Il écrivit sur la déloyauté des prétendus Juifs 'allemands' envers le pays où ils vivent, sur le fait qu'ils se soient unis avec le reste des Juifs du monde pour la ruine de l'Allemagne. 'Pourquoi ?' se moque le Juif. 'Parce que l'Allemand est un vulgaire scélérat, une créature médiévale arriérée, qui n'a pas la moindre idée de notre valeur. Et nous devrions aider une telle canaille ? Non, il a les Juifs qu'il mérite !'. Une telle arrogance est en effet stupéfiante à voir. »

Je lui rappelai la Russie. « Avant la révolution, les Juifs la condamnaient comme un pur égout de méchanceté, même s'ils étaient la vermine évidente dans cet égout ; maintenant, les mêmes Juifs sont à la barre, et, hop là !, la même Russie est une grande nation. »

« En 1870 », répondit-il, « nous, Allemands, eûmes le privilège d'être un grand peuple. Les Juifs considéraient que le moment était venu de remplacer l'empereur français, devenu indigne de confiance, par un président plus souple. Cela devint une excellente occasion de fonder la Commune [21], d'où 'l'héroïque peuple allemand'. Pas étonnant que juste derrière nos princes et généraux, une meute de financiers juifs gesticulants soit arrivée à Paris. Pendant ce temps, cependant, nous retombâmes dans la meute. La presse, cet 'instrument choisi de l'Antéchrist', comme l'appelait Bismarck, nous montra du doigt comme 'Boches' et comme 'Huns'. Mais patientez ! Plus vite nous approcherons du bolchevisme, plus nous redeviendrons glorieux. Et un beau jour ce seront les Anglais et les Français qui seront les scélérats. On n'a pas besoin de lunettes pour voir ça. 'Sujet britannique mais, avant tout, Juif', criait il y a des années un Hébreu dans un grand journal juif anglais [22]. Et un autre : 'Celui qui doit choisir entre ses devoirs d'Anglais et de Juif doit choisir ces derniers' [23]. Et un troisième : 'Les Juifs qui veulent être à la fois des Anglais patriotes et de bons Juifs sont tout simplement des mensonges vivants' [24]. Le fait qu'ils aient pu oser exprimer des choses de ce genre si ouvertement montre à quel point l'Angleterre était déjà envahie par les Juifs. »

« Le bastion de la Juiverie européenne a son origine dans la période intermédiaire entre Cromwell et Edward VII », soulignai-je. « Depuis lors, cependant, le centre de l'activité juive semble avoir été transféré en Amérique. Ils y sont bien implantés depuis longtemps. Sombart soutient que c'est l'argent juif qui rendit possibles les deux premiers voyages de [Christophe] Colomb [25]. Un Juif, Luis de Torres, est censé avoir été le premier Européen à entrer sur le sol américain. Et, le meilleur de tout, les Juifs ont récemment revendiqué Colomb lui-même comme l'un d'entre eux ».

« Ce n'est pas surprenant, » rit-il. « Quiconque a joué le moindre rôle dans le monde, incluant le cher Seigneur, est un Juif [26]. Ils ont même Goethe et Schopenhauer sur leur liste. Et béni

soit celui qui les croit. Pour ma part, je les conteste, Colomb aussi bien que Torres ; les voyages en mer étaient alors beaucoup plus périlleux. »

« D'après Hauser », répondis-je, « Colomb était un Aryen, peut-être même d'ascendance allemande. »

« C'est la même chose pour moi », répondit-il. « En ce qui me concerne, il aurait pu être un Zoulou, j'attribuerais plus facilement ses actions à un Nègre qu'à un Juif. »

« Mais cela complètement mis à part, il est clair qu'ils tiennent l'Amérique à la gorge depuis un bon moment », continuai-je. 'Aucun pays, écrit Sombart, n'a plus le caractère juif que les Etats-Unis' [27]. On en a déjà vu une conséquence dans la Guerre Mondiale. En 1915, à une époque où les vrais Américains n'avaient pas la moindre pensée belliqueuse contre nous, et, en fait, étaient tellement bien disposés envers nous que tout signe avant-coureur d'un possible conflit d'intérêts aurait pu être réglé sans heurts et à l'amiable, un comité consultatif secret rencontra le président Wilson dans le seul but de préparer le pays à la guerre contre l'Allemagne [28]. Et qui fut le principal marionnettiste dans ces manigances, déclenchées deux ans avant l'engagement des Etats-Unis dans la guerre ? Le Juif jusqu'alors inconnu, Bernard Baruch. 'Je pensais que la guerre viendrait, bien avant qu'elle ne survienne', expliqua-t-il plus tard calmement au comité spécial du Congrès, qui confirma tout cela. Et personne ne se leva pour mettre une raclée à ce scélérat rusé. »

« La résolution du haut commandement juif, il y a de nombreuses années, de déclencher la guerre mondiale est bien authentifiée », déclara-t-il. « Au sixième congrès sioniste de Bâle, en 1903, le président, Max Nordau, proclama : 'Herzl sait que nous sommes face à un bouleversement terrible du monde entier' [29]. Le bon vieux Herzl ! Quel idéaliste ! Nos magiciens et nos sorciers étaient émerveillés par la pensée de ce noble patriarche. Le scélérat savait, cependant, ce que son sale peuple avait en tête pour nous ! »

« Mais Herzl était un sioniste », l'interrompis-je.

« C'était un Juif ! » dit-il en frappant la table du poing. « Le mot Juif dit tout. Il n'y a pas besoin de finasser ! Le 'peuple élu de Dieu' veut de nouveau avoir son propre 'pays de Dieu'. Saisissez bien cela : 'de nouveau' ! Le peuple de Dieu et le pays de Dieu qui, l'un et l'autre, n'ont jamais existé ! Chaque description ridiculise par sa dépravation cet état de choses général qui existait depuis environ six cents ans en Palestine, jusqu'à ce que les Assyriens mettent fin aux méfaits. Et vous appelez cela un pays ?

Ne peut-on pas accepter l'Ancien Testament comme autorité en la matière ? Nous y lisons d'abord les meurtres et les pillages ininterrompus contre les autres peuples de Palestine qui, naturellement, prirent de nombreuses années. Puis jusqu'au dernier, avec la plus abominable méchanceté, un état d'anarchie succède à un autre. Le summum, la floraison, la gloire de l'habileté politique juive, à savoir le roi David, était une telle canaille que même la méchanceté inouïe de la lettre condamnant Urie ne lui suffisait pas ; sur son lit de mort, il exhorta son fils à assassiner son vieux compagnon d'armes, Joab.

Lorsque Cyrus donna aux Juifs la permission de retourner en Palestine (de leur 'captivité' babylonienne), l'écrasante majorité ignore Sion et resta dans une Babylonie d'une richesse incommensurable. Complètement satisfaits là-bas, ils continuèrent leurs spéculations financières et autres activités. »

« En 1267, lui dis-je, il n’y avait que deux résidents juifs à Jérusalem. Jusqu’à la Guerre Mondiale, le nombre de Juifs dans toute la Palestine était passé à seulement 12.000 [30], même s’ils étaient libres d’y retourner depuis les temps anciens et ne manquaient certainement pas de quoi amortir les frais de voyage. Les quelque vingt millions restants – combien, il est difficile de le déterminer exactement, puisque les Juifs font eux-mêmes le comptage – s’engraissent sur la sueur des autres partout dans le monde. On comprend mal comment la petite Palestine peut espérer accueillir cette foule énorme. »

« Ce n’est pas nécessaire », rétorqua-t-il. « L’important est que c’est maintenant officiel. Israël s’est souvenu de lui-même. Il s’est débarrassé de ses chaînes. Le soleil d’un nouvel Etat de Dieu se lève sur Sion. Quelle belle scène ! Enfin libéré de l’esclavage ! Tout le monde est transi d’admiration. Les Juifs sourient. »

« Ils ont déjà publié une résolution... ».

Je voulus poursuivre, mais il s’écria : « Oui, en effet. S’il y a un endroit où le plan fut dévoilé, c’est bien là ! La résolution de la conférence pan-juive de 1919, à Philadelphie ! : ‘Les Juifs sont des citoyens du nouvel Etat juif de Palestine, mais en même temps ils ont des droits de citoyenneté complets dans tous les pays où ils choisissent de vivre’. Il faut lire ce nec plus ultra d’arrogance deux fois, en fait, une centaine de fois, pour être sûr qu’on ne rêve pas. Imaginez plutôt : ‘Les Anglais sont citoyens de Grande-Bretagne. Chaque Anglais qui choisit de vivre en Allemagne ou en France ou en Italie conserve tous ses droits de citoyenneté anglaise, mais en même temps a les droits complets de citoyenneté du pays dans lequel il vit’. Maintenant demandez-vous quel cri d’indignation, non pas chez nous, ni chez les Français, ni chez les Italiens, mais chez les Juifs eux-mêmes cela susciterait si le peuple anglais avait réellement voté une telle résolution ! Le Congrès pan-juif, cependant, publia sa résolution aussi catégoriquement qu’un commandement.

Cette assemblée comprenait des représentants de tous les Juifs du monde, y compris les sionistes. Leurs intentions étaient, en bref, que les Juifs restent là où ils étaient et que la nouvelle Sion ait simplement pour but, premièrement, de renforcer leur colonne vertébrale politique, deuxièmement, de satisfaire leur arrogance, et enfin – mais c’est le plus important – de leur fournir un Etat où ils pourraient mener leurs sales affaires sans craindre d’être détectés. Je pense que nous pouvons nous faire une assez bonne idée du nationalisme juif à partir de cela. ».

« D’accord. Donc ils ne sont ni nationaux ni internationaux », reconnus-je. « Quoi, alors ? »

« Selon nos concepts ordinaires, » dit-il en haussant les épaules, « cela ne peut pas vraiment être défini. Il s’agit d’une tumeur répandue sur toute la terre, progressant parfois lentement, parfois bondissant à grands pas. Partout elle suce voracement la force vitale de la planète. Ce qui était au début une abondance enflée ne devient à la fin que de la sève séchée. Le sionisme en est l’aspect visible et superficiel. Il a un lien souterrain avec le reste de la croissance monstrueuse. Et nulle part il n’y a de trace d’opposition à cette chose. »

« On pourrait dire, plaisantai-je, que les loups se sont séparés en deux meutes. Il fut convenu que l’une d’elles abandonnerait le pays des moutons pour aller vivre quelque part, uniquement entre eux, en purs végétariens. »

« Il y a une chose avant tout que nous devons toujours garder à l'esprit, » dit-il, « une chose dont nous devons toujours nous souvenir : 'Grands maîtres du mensonge' ! Il suffit d'oublier un instant les paroles de Schopenhauer pour commencer à glisser sous l'influence de leurs tromperies. Certes nous mentons aussi mais, en premier lieu, pas par habitude et, en second lieu, maladroitement. Tout juge vraiment expérimenté de la nature humaine est capable de détecter le mensonge d'un Aryen, même très astucieux. Sherlock Holmes lui-même, cependant, serait désarmé face au sang-froid juif dans la dissimulation. Un Juif n'est embarrassé que lorsqu'il laisse échapper la vérité par inadvertance. S'il lui arrive de dire délibérément la vérité, c'est toujours avec une arrière-pensée, faisant ainsi mentir même la vérité. »

« En effet, Luther, » répondis-je, « a dit aux Juifs : 'Vous n'êtes pas un Allemand, mais un trompeur, pas un Welche, mais un faussaire' [31]. Son synonyme pour Juif était 'menteur' ! »

« C'est ce que tous ceux qui les connaissent disent d'eux, » répliqua-t-il, « des pharaons jusqu'à Goethe et notre temps. Cela fut dit dans toutes les langues mortes et vivantes : en grec, en latin, en persan, en turc, en anglais, en français, ou que sais-je encore. On pourrait espérer que ces condamnations universelles, dans le monde entier, donneraient au moins un peu à réfléchir à nos enchanteurs et sorciers. Dieu m'en préserve ! Même le Christ n'a pas réussi à les toucher. Il se tenait là parmi la canaille juive obséquieuse, les yeux étincelant, l'image même du mépris, et ses paroles tombaient parmi eux comme des coups de fouet : 'Vous êtes issus du diable, votre père, et ce sont les désirs de votre père que vous voulez accomplir. Il était un meurtrier depuis le commencement, et n'était pas établi dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère un mensonge, il parle selon sa nature, car il est menteur et père du mensonge' [Jean, 8:44]. Mais pour nos magiciens et nos sorciers, cela ne signifie rien de plus que le babillage inintelligible d'un enfant. »

« Ils s'illusionnent en croyant que cela n'est qu'un sermon sévère mais bien-intentionné du Seigneur pour son bien-aimé peuple d'Israël », approuvais-je, complice.

« Le Christ », continua-t-il en élevant la voix, « fut simplement direct et franc. Dieu, comment ne pas sentir qu'ici deux mondes fondamentalement différents s'opposaient l'un à l'autre ! ». En Palestine, après la captivité babylonienne, il y avait une grande couche inférieure de non-Juifs gouvernée par des prêtres juifs, puissants par leur usure. On peut lire cela dans le livre de Néhémie [*]. Sombart dit qu'il ne laisse absolument rien à désirer en termes de clarté [32]. Le point marquant est que la vraie population, composée de paysans opprimés, était d'une race entièrement différente de celle des Hébreux. Peu à peu, les Juifs leur imposèrent leur religion. Le Christ lui-même grogna contre cela : 'Malheur à vous, scribes et pharisiens, hypocrites ! Car vous parcourez la mer et la terre pour faire un seul prosélyte...' [Mathieu, 23:15]. Pour les Juifs, la Galilée était le pays des Gentils, dont les habitants étaient 'assis dans les ténèbres', comme ils l'imaginaient impudemment [Mathieu, 4:15-16]. Ils disaient : 'Une seule bonne chose peut-elle venir de Nazareth ?', et 'Es-tu aussi de Galilée ? Cherchez, et regardez : car de la Galilée se vient aucun prophète' [Jean, 1:46 ; 7:52]. Les Hébreux étaient si fermement convaincus de l'origine non-juive du Christ qu'ils le comptaient parmi les Samaritains particulièrement détestés [Jean, 7:48]. Nous vivons et nous apprenons ! Il y a beaucoup d'autres exemples de ce genre. »

« On pourrait difficilement recommander une meilleure politique que celle qui permet à chaque homme de trouver le salut à sa manière », soulignai-je. « L'hypothèse tacite de cette politique, cependant, est que la manière d'être et d'agir de chaque homme devrait impliquer

une sorte de sentiment décent, une croyance authentique, et pas seulement un pharisaïsme méprisable. Cette distinction aurait dû être expressément soulignée depuis longtemps. Elle ne l'a pas été, et la religion des changeurs d'argent a reçu le bénéfice de cette tolérance malavisée. Le Christ n'était pas aussi tolérant. Avec un fouet il mit fin aux affaires des enfants du diable, même s'il avait dit [auparavant] : 'Aimez vos ennemis' ! »

« Oui », répondit-il, « mais nous devons comprendre ce que le Christ voulait dire par 'ennemis'. Nous pouvons aimer un ennemi honorable et honnête, même un ennemi brutal, qui est franc et direct dans son hostilité. Et en même temps nous pouvons nous garder de lui. Mais le Christ ne rêva jamais que nous devrions aimer des hommes qu'aucun amour ne pourrait jamais dissuader de leur implacable détermination à nous empoisonner, corps et âme. En fait, lui-même ne faisait pas cela. Au contraire, il continuait à frapper avec son fouet aussi fort que possible. Et les paroles qu'il jetait avec indignation au visage de la canaille respiraient l'intransigeance. Pour moi, il agit très fièrement en fondant sa religion : il y avait très peu de contradictions entre ses sermons et ses actions ! Pourquoi, alors, les 'pieux' n'ont-ils jamais suivi son exemple ? Eux moins que tous les autres. Ils persécutent impitoyablement même leurs adversaires honnêtes – en fait, seulement leurs adversaires honnêtes. Leurs yeux restent fermés devant le groupe d'escrocs le plus rusé qui existe. Le Parti du Peuple bavarois, par exemple, sait très bien que nous défendons les fondements chrétiens de notre nation sans arrière-pensée. Ils savent aussi, cependant, que nous ne pouvons pas faire cause commune avec eux tant qu'ils adhèrent à leurs politiques actuelles. Et ils se sont donc tournés vers les Juifs, espérant ainsi rester au pouvoir avec leur aide. Ils furent surpris. Débordants de gentillesse au début, les Juifs se retournèrent contre eux de manière meurtrière lorsqu'ils prirent le dessus. »

« C'était inévitable, » approuvai-je. « Heureusement, les Juifs ne pourraient pas nous infliger ce même genre d'expérience terrible, car nous ne trahissons et ne tuons pas notre propre chair et notre propre sang pour l'espérance du profit. En ce qui nous concerne, le Parti du Peuple bavarois pourrait même rester au pouvoir, à condition qu'il nettoie le fumier de sa porcherie et perçoive la justesse de nos vues. Nous ne sommes pas disposés à nous entredéchirer juste pour le pouvoir. Mais nous voulons le Germanisme, nous voulons le véritable Christianisme, nous voulons l'ordre et la droiture, et nous voulons que ces choses soient si fermement établies que nos enfants et petits-enfants puissent en rester satisfaits. »

« Ils considèrent cela comme impossible », dit-il, « et par conséquent ils regardent notre programme comme une suite de phrases creuses, pas plus sincères que les phrases creuses avec lesquelles ils essaient consciemment de se vendre auprès du peuple. Mais nos objectifs ne sont pas seulement possibles, ils sont certains, même si nous ne les atteignons pas demain. Mais il faut d'abord commencer. Jusqu'à présent, jamais et nulle part il n'y eut d'Etat véritablement social. Partout et toujours la couche supérieure s'est appuyée bien plus fortement sur le principe 'ce qui est à vous est à moi', que sur 'ce qui est à moi est à vous'. Ces sages n'ont qu'eux-mêmes à blâmer pour le fait que la couche inférieure, pleine de rage, commet maintenant la même erreur. Le Juif peut profiter de ces deux groupes. L'un d'eux pourvoit à ses affaires, l'autre les exécute. Par conséquent, nous nous opposons aux deux. Nous mettrons fin aux privilèges injustes aussi bien qu'à l'esclavage. »

« Décidément, » répondis-je, « Notre front s'oppose aussi bien à la gauche qu'à la droite. Etrange situation ; dans deux directions nous devons repousser des assaillants qui se combattent aussi entre eux. Les Rouges nous conspuent comme des réactionnaires, et pour les réactionnaires nous sommes des bolcheviks. Des deux côtés le Juif dirige l'attaque contre

nous. La couche inférieure ne le voit pas encore et, par conséquent, nous déteste par pure stupidité ; la couche supérieure le voit mais pense qu'elle peut atteindre ses propres buts égoïstes en se servant de lui, et nous tire donc dans le dos plus par manque de scrupules que par stupidité. Il faut vraiment beaucoup de foi dans de telles circonstances pour garder son courage. »

« Ce que nous avons, Dieu soit loué, et de cent façons, » dit-il en riant et en s'étirant.
« Aucune parole n'a parlé plus directement à nos cœurs que : « N'ayez pas peur ! » [Mathieu, 28:10]. Et c'est supposé avoir été formulé par un Juif ? Ces créatures de la peur éternelle ? C'est insensé ! »

« Chaque fois que de nouvelles et prometteuses opportunités d'ingérence se sont présentées », souligna-t-il, « le Juif fut immédiatement impliqué. Il a démontré une capacité étrange à renifler comme un limier tout ce qui était dangereux pour lui. L'ayant trouvé, il utilise toute sa ruse pour l'atteindre, pour le divertir, pour changer sa nature ou, du moins, pour détourner sa pointe de son but. Schopenhauer appelait le Juif 'la lie de l'humanité', 'une bête', 'le grand maître du mensonge'. Comment le Juif répond-il ? Il crée une Société Schopenhauer. De même la Société Kant est son œuvre, en dépit du fait que – ou plutôt parce que – Kant déclara carrément que le peuple juif était une 'nation d'escrocs' [33]. Il en va de même pour la Société Goethe. 'Nous ne tolérons aucun Juif parmi nous', dit Goethe. 'Leur religion leur permet de voler les non-juifs', écrivit-il. 'Cette race rusée a un grand principe : tant que règne l'ordre, il n'y a rien à gagner', poursuivit-il. Il souligna catégoriquement : 'Je m'abstiens de toute coopération avec les Juifs et leurs complices' [34]. En vain, car la Société Goethe juive est toujours là. Elle serait là même si lui-même avait expressément interdit une telle escroquerie. »

« Avec exactement la même légitimité, » lançai-je, « nous pourrions tous deux adhérer à une Société du Talmud. Quelle impudence cela exigerait ! Inconcevable. »

« Pas pour le Juif, » répondit-il. « Pour lui, l'impudence n'a pas de sens. Il ne peut penser qu'en termes d'avantage ou de désavantage, de profit ou de perte. Il faut l'approcher avec une autre sorte d'instrument de mesure. »

« Nos enchanteurs et nos sorciers, » répondis-je, « tombent tous dans le panneau. Goethe, Kant, Schopenhauer ne semblent être que des phraseurs pour eux. »

« Bah, Goethe ! », interrompit-t-il dédaigneusement. « Même le fameux Thomas d'Aquin ne pouvait supporter ces gens-là. Ce grand Père de l'Eglise a dépeint dans ses écrits notre relation avec les Juifs comme un voyage en bateau. Les Juifs, embarqués sur le même navire avec les chrétiens, jouent un rôle caractéristique : pendant que les chrétiens sont occupés à faire avancer le bateau, les Juifs pillent le magasin et forent des trous dans la coque. Saint Thomas recommande qu'ils soient soulagés de leur butin et enchaînés au gouvernail. Quelle atrocité ! Chrétien indigne ! Pauvres Juifs ! On peut tellement apprendre d'eux ! Du moins selon les docteurs Heim et Schweyer. Et ainsi le monde continue de tourner, gouverné avec la même sagesse qu'à l'époque du pharaon de Joseph. »

« A savoir, par des hommes d'Etat », complétai-je, « si occupés à gouverner qu'ils échouent complètement à remarquer que ce ne sont pas eux mais d'autres qui gouvernent réellement ; par des hommes comme le tsar Nicolas, qui se livra à la même tromperie et reçut une balle dans la tête en récompense. Dès 1843, Disraeli nous donna un aperçu de ce à quoi nous

devions nous attendre ici. 'La mystérieuse diplomatie russe est organisée par des Juifs', se vantait-il. Et aussi 'La puissante révolution qui se prépare en Allemagne évolue entièrement sous la direction des Juifs' [35]. »

« La plupart de nos révolutions », dit-il, « qu'elles aient initialement des objectifs souhaitables ou non, ont évolué sous une direction juive. Les révolutions de prédisposition vulgaire furent, pour la plupart, l'œuvre des Juifs, et celles de tendances plus élevées furent bientôt subverties et détournées vers une voie plus sombre par les Juifs. Dans le cas du christianisme à ses débuts, par exemple, les Juifs, rapides comme l'éclair, commencèrent à se mettre dans son sillage. Regardez Paul, de son vrai nom Saül, qui était un étudiant rabbinique. Que Paul ait d'abord choisi le nom à consonance romaine de Saulus, et qu'il se soit ensuite renommé Paulus donne à réfléchir. Encore plus, le fait qu'au début il persécuta les communautés chrétiennes débutantes avec une férocité exceptionnelle. Je ne sais pas : des meurtriers de masse qui deviennent plus tard des saints, n'est-ce pas une merveille trop grande ? En fait, le Juif Weininger supposait que le Christ avait aussi été un criminel à ses débuts [36]. Mais, mon Dieu, un Juif pourrait dire cela une centaine de fois, et ce n'est pas forcément vrai pour cette raison.

En tant que Juif, Paul savait certainement que parmi tous les peuples du monde, les Juifs, d'abord et avant tout, avaient besoin de sauver leur âme. 'Ne vas pas ... vers les Gentils, ... mais vas plutôt vers la brebis perdue de la maison d'Israël', demanda le Christ [Mathieu, 10:5-6]. Paul l'ignora. Il alla voir les Grecs et les Romains et leur apporta son 'christianisme'. Un 'christianisme' par lequel l'Empire romain fut déstabilisé. 'Tous les hommes sont égaux ! Fraternité ! Pacifisme ! Plus de privilèges !'. Et le Juif triompha. »

« Je pense toujours à l'admirable Herr Leviné dans le *Berliner Lokalanzeiger* [37]. Il s'écria soudain un jour, comme ravi : seul un Juif aurait pu faire cela ; aurait pu, avec l'impudence de Paul, se camper au milieu du Capitole et y exposer une doctrine qui devait entraîner la ruine totale de l'Empire romain ! C'est ce que l'homme a dit, mot pour mot ; je m'en souviens encore parfaitement. »

« C'est certainement bien vu », répondit-il. « Il faudra peut-être beaucoup de temps avant que le christianisme se remette de Paul. Oh, comme nous sommes crédules ! Un Juif tue des centaines de chrétiens ; soudain il remarque que les autres deviennent encore plus zélés ; la lumière bien connue lui apparaît ; il prétend être converti, se jette dans une grande pose, et voyez : même s'il s'écarte des autres apôtres dans presque toutes ses doctrines, nous écoutons dévotement ses sermons. Les enseignements simples du Maître, que l'esprit le plus enfantin pourrait comprendre, il faut qu'ils nous soient 'expliqués' par un Hébreu. »

« Le Juif, » répondis-je, « doit certainement être tenté de dire : 'Pourquoi êtes-vous si stupides que vous laissez tout le monde vous ridiculiser ?'. Et il y a beaucoup d'enchanteurs et de sorciers qui, à cause de sa ruse extraordinaire, ou 'spiritualité' comme ils l'appellent, le regardent avec une timide admiration. »

« Si cela dépendait simplement des possessions, » répondit-il, « ils auraient raison. Quelqu'un du nom de Goldstein s'est vanté un jour que les Juifs administrent les biens spirituels du peuple allemand [38]. Dommage qu'il n'ait pas précisé comment ils les administrent. Eh bien, soyons reconnaissants qu'il y aura toujours des hommes qui, par exemple, liront Goethe à travers les yeux de Goethe et non à travers les lunettes gluantes de Goldstein. Ce ne sont peut-être pas des professeurs, mais plutôt une espèce de vagabonds. Une espèce qui, de toute façon,

ne s'éteindra pas et à travers laquelle le Goethe original sera préservé en toute sécurité. Les Juifs pourront alors tranquillement 'administrer' le nouveau Goethe. On ne leur en voudra pas. [39] »

« Supposez, cependant », l'interrompis-je anxieusement, « que les 'vagabonds' les écoutent aussi avec crédulité et tombent dans le piège ? »

« C'est dans la nature du 'vagabond', » dit-il en riant, « d'avoir un cœur si plein qu'il importe peu de savoir comment sa tête est persuadée ; ce sera toujours son cœur qui décidera du résultat. Ils sentent intuitivement ce que les savants, malgré tout leur savoir, ne peuvent pas voir. Et ils le préservent. On peut tromper leur tête, mais même eux n'ont pas l'autorité sur leur esprit. »

« Et, voyez-vous », dit-il en tapant sur la table, « ils doivent seuls être remerciés qu'au moins une partie de notre héritage chrétien, ainsi que notre autre patrimoine culturel, aient survécu à l'administration des Juifs. Où sont-ils ? Où étaient-ils ? Parmi la haute société et les bas-fonds, parmi les rois et les soldats, parmi les papes et les moines mendiants, parmi les savants et les illettrés, partout. Mais pas parmi les rien-que-riches ; mais pas parmi les rien-que-malins ; mais pas parmi les avides et les insatiables ; mais pas parmi la canaille. Ici, le Juif est chez lui. Tout ce qui apparaît ici sous la forme de biens spirituels, il l'administre dans les faits ; c'est sa propriété. De même que tout était transformé en or par le roi Midas, chaque mot profond et significatif se change en ordure à son contact. Mais pour les autres, pour les... »

« Les vagabonds de l'esprit », lui lançai-je.

« Tout reste comme autrefois, » acquiesça-t-il. « Il y a eu des papes de sang juif [40]. De plus, il n'y eut que rarement ou jamais pénurie d'autres dignitaires de même souche dans l'Eglise. Mais représentaient-ils le catholicisme ? Non, bien plutôt le judaïsme. Prenons juste une chose : la vente des indulgences. L'essence même de l'esprit juif. Nous sommes tous deux des catholiques, mais n'osons-nous pas dire cela [néanmoins] ? Sommes-nous vraiment supposés croire qu'il n'y a jamais rien eu dans l'Eglise qu'on puisse trouver erroné ? Simplement parce que nous sommes des catholiques, nous le disons. Cela n'a rien à voir avec le catholicisme. Nous savons que le catholicisme serait resté intact même si la moitié de sa hiérarchie avait été composée de Juifs. Un certain nombre d'hommes sincères l'ont toujours soutenu à haute voix, bien que souvent secrètement, et même de nombreuses fois contre le pape lui-même. Parfois il y avait beaucoup de ces hommes, parfois peu.

L'enquête sur le Juif et ses activités aurait dû être l'alpha et l'oméga de nos historiens. Au lieu de cela ils enquêtent sur les fientes du passé. Charles le Grand [= Charlemagne] favorisa les Juifs à tout bout de champ. Il me semble que son massacre des 4.500 Saxons à Verden – le meilleur sang allemand – et ses conseillers juifs avaient quelque rapport les uns avec les autres.

La folie notoire des Croisades saigna le peuple allemand de six millions d'hommes. Finalement, le Hohenstaufen, Frédéric II, réussit par une simple négociation, sans coup férir, à sécuriser la Terre Sainte pour la Chrétienté. Que fit la Curie ? Pleine de haine, elle jeta l'interdit de l'excommunication sur Frédéric et refusa de reconnaître son traité avec le Sultan, neutralisant ainsi son grand succès. Il semble que, pour ceux qui tiraient les ficelles, la saignée accidentelle était plus importante que l'objectif avoué des Croisades.

Enfin vint la Croisade des enfants. Des dizaines de milliers d'enfants envoyés contre l'armée turque triomphante, tous pour périr. Je ne peux pas croire qu'une idée aussi absurde soit venue d'un esprit non-juif. J'ai toujours en mémoire le meurtre des enfants de Bethléem et le massacre des premiers-nés égyptiens. Je donnerais n'importe quoi pour avoir une photographie du prêtre qui a prêché cette croisade, et de ses domestiques.

Giordano Bruno qualifia les Juifs de 'race si pestilentielle, lépreuse et publiquement dangereuse qu'ils méritaient d'être déracinés et détruits avant même leur naissance' [41]. Ce philosophe génial fut brûlé sur le bûcher. Pour son hérésie ? Les opposants à l'Eglise grouillaient en Italie à son époque, mais lui, le plus impartial d'entre eux, fut saisi. »

« Eh bien, et pour maintenant ? », l'interrompis-je. « En Russie un prêtre catholique après l'autre est torturé à mort par la bête juive ; des centaines ont déjà été liquidés ; l'Eglise est en train de rendre son dernier soupir ; mais Rome ne peut se résoudre à appeler l'enfant par son vrai nom. De nombreuses fois elle a fait un petit pas dans cette direction – mais seulement pour renoncer immédiatement. Le catholicisme veut parler ; la Juiverie paralyse sa langue. »

« Rome », répondit-il, « se ressaisira, mais seulement si nous nous ressaisissons d'abord. Et un jour on pourra dire que l'Eglise est à nouveau rassemblée. »

« Puisque ceux qui sont responsables du problème auront été découverts ! », m'écriai-je. « Puisque l'Hébreu déguisé, avec ses œufs de coucou, aura été expulsé de la communauté chrétienne ! Il a jeté non seulement les Egyptiens mais aussi les chrétiens les uns contre les autres afin que 'chacun combatte son frère, et chacun son voisin', et il joue toujours à ce jeu. Il œuvre depuis l'extérieur, bâtissant soigneusement ses chausse-trappes et faisant sentir son influence destructrice dans la presse. Mais il travaille aussi de l'intérieur, où il est encore plus dangereux, sous le masque du ministre chrétien. Les confessions chrétiennes grouillent d'hommes d'Eglise juifs et demi-juifs, les dénominations protestantes encore plus que les catholiques. Ils se sentent déjà si sûrs de la victoire dans les églises protestantes qu'à Dresde un certain pasteur Wallfisch a eu l'impudence d'annoncer publiquement : 'Je suis un Juif et le demeurerai ; oui, maintenant que j'ai appris les croyances chrétiennes je suis devenu plus que jamais un vrai Israélite' [42]. Et à Hambourg un prédicateur nommé Schwalb a dit : 'Je me considère comme un vrai Juif et je me suis toujours considéré ainsi' [43]. Là où ce genre de choses est possible, le christianisme pourrait aussi bien se laisser enterrer.

L'esprit de Luther semble être usé jusqu'à la corde parmi nos protestants. Sur la question la plus essentielle, la question juive, ils le font taire complètement ou tentent de l'atténuer. L'un des mieux intentionnés parmi leurs théologiens, le Pr. Walther, qualifie l'attitude de Luther envers les Juifs 'si injurieuse qu'elle doit provoquer non seulement une stupéfaction égarée parmi les chrétiens mais aussi une grande indignation parmi les Juifs'. Ces chrétiens avec une stupéfaction égarée ne se seraient pas retrouvés dans cet état s'ils ne s'étaient pas d'abord laissés égarer par les Juifs. Et quand à la grande indignation des Hébreux, nous n'en sommes pas du tout peiné. Où, à propos, cette indignation est-elle apparue ? Jusqu'ici, Israël a été calme comme une souris là-dessus. Ils ont toujours grandement loué Luther comme étant l'ennemi de Rome. Heine commença un hymne cérémonial de joie au Réformateur avec les paroles : 'Luther, toi cher homme'. »

« Il avait de bonnes raisons », ricana-t-il. « Tous les Juifs ont de bonnes raisons de célébrer Luther et d'ignorer son antisémitisme. Sans en avoir l'intention, il leur ouvrit la voie, et comment ! Plus ils glorifient son autorité, moins le monde remarque son erreur. Qu'il les ait

plus tard maudits comme une peste est en effet amer pour eux, mais combien de gens sont-ils même au courant de sa condamnation des Juifs ? »

« Le Juif Goldman », dis-je, « a exposés leurs raisons assez clairement ». ‘Luther a remis l’Ancien Testament à l’honneur’ [44]. »

« Au lieu de le déshonorer », fut la réponse. « Sa traduction de la langue allemande aurait pu être de quelque utilité ; telle qu’elle est, elle a gravement endommagé le pouvoir allemand de discernement. Seigneur, quelle auréole entoure maintenant la ‘Bible’ de Satan ! La poésie de Luther scintille tellement que même l’inceste des filles de Lot a pris un éclat religieux. Le commandement de Jéhovah d’être fertile et de multiplier devait être obéi par ces deux pieuses vierges – à tout prix ! »

« Schopenhauer a exprimé une opinion similaire », confirmai-je. « Il a dit que si l’on veut comprendre l’Ancien Testament, on doit le lire dans la version grecque. Là il a un ton entièrement différent, une couleur entièrement différente, sans aucun pressentiment du christianisme ! Comparée avec la grecque, la traduction de Luther semble ‘pieuse’ ; et aussi ‘souvent erronée, en fait, parfois intentionnellement, et livrée de bout en bout sur un ton bigot et édifiant’. Luther s’est permis des changements ‘que l’on pourrait appeler des contrefaçons’, et ainsi de suite [45]. »

« Pas Luther », dit-il en levant le doigt. « Les rabbins qui l’aidèrent pour toute la traduction introduisirent des changements et des contrefaçons. L’hébreu est une langue difficile. Luther traduisit un certain mot, par exemple, par ‘frère de race’. Mais ensuite le rabbin intervint et dit que le mot signifiait ‘voisin’. Et ainsi nous avons la traduction : ‘Aime ton voisin comme toi-même’, au lieu de, comme cela devrait l’être : ‘Aime ton frère de race comme toi-même’. Un petit morceau de ruse, mais il servit son but de donner aux Juifs l’aspect de vrais humanitaires. »

« Oui, même Luther s’est fait avoir par le ‘peuple élu’ », répondis-je. « Il regardait l’Ancien Testament comme une révélation divine. Il approchait le livre avec un respect extasié, convaincu qu’il ne pouvait contenir que de purs trésors. Puis il commença à patauger dans la chose infecte. Après quelques pas il cligna des yeux, perplexe. Il était abasourdi. Ce ne pouvait pas être ainsi ! Il devait y avoir un autre sens ! Et ainsi, avec des intentions parfaitement honnêtes, il lut entre les lignes ce qui n’était simplement pas là. Partout il réussit à voir des allusions au Christ, bien que rien ne pouvait être plus éloigné des véritables pensées des Juifs sur la question. Leur Messie n’est pas ‘la queue d’un agneau’, railla Heine sur le Christ, il ne méprise pas l’existence terrestre [46]. Au contraire, leur Messie est un chien brutal qui conquerra la terre pour ses Juifs ; il est ‘le prince de ce monde’. Page après page il dit : ‘Tu dévoreras les richesses des Gentils, et de leur gloire tu te vanteras’, ou ‘Demande-moi, et je te donnerai le ciel pour héritage, et les parties les plus éloignées de la terre comme possession’. L’une de ces déclarations vient d’un prophète ‘divinement inspiré’, l’autre d’un psaume ‘profondément spirituel’ [Isaïe, 61:6 ; Psaumes, 2:8]. »

« Avec crédulité, Luther voyait tout en rose. Cela devint plus facile pour lui quand, au milieu de tout ce fouillis, il tomba sur des passages comme : ‘Tu n’auras pas d’existence permanente parmi les nations, et les plantes de tes pieds ne trouveront pas de repos’, et ‘Tu seras une abomination parmi tous les peuples’. La compassion le saisit. ‘Les Juifs, pensa-t-il, ‘sont devenus infidèles à leur doctrine divine, mais ils retrouveront leur chemin vers elle’. Il ne lui

vint jamais à l'esprit que ces sermons terriblement menaçants servaient seulement le but de maintenir les Juifs dans leur voie. »

« D'autre part, beaucoup de passages d'un cachet apparemment élevé ont un but tout à fait différent : à savoir qu'ils servent de couverture protectrice. Il reconnu plus tard cette tactique juive, mais seulement dans les Hébreux vivants, pas dans leur Bible. 'Les Juifs désirent rendre toutes leurs affaires ambiguës, afin que rien ne soit vraiment certain les concernant', dit-il. Si on les embête avec un passage particulièrement vulgaire, ils peuvent montrer avec indignation un autre passage qui déborde de bonté. Heine, par exemple, écrit un poème totalement vulgaire sur l'Allemagne ; cinq minutes plus tard il loue 'la chère patrie' jusqu'aux cieux. Un simple changement d'humeur ? Oh, mon Dieu, je suppose que nous devons croire qu'une vieille putain de rue se trouve souvent d'humeur à chanter 'l'Ave Maria', ou qu'un type fondamentalement honnête est souvent d'humeur à voler. Quelle bêtise ! »

« Non, vous avez raison », dit-il. « Le Juif joue souvent le rôle d'un bienfaiteur seulement pour accomplir ses buts destructeurs sans être remarqué. Il en a toujours été ainsi. »

« Cette ambiguïté », compléai-je, « on la trouve même chez Spinoza. On peut difficilement imaginer une vision-du-monde plus hardie et plus franche que la sienne ; mais son éthique horrifierait un porc. 'Dans toutes choses, recherchez ce qui est avantageux' est la quintessence de sa philosophie morale – le véritable point de vue juif. »

« La plus terrible tragédie », dit-il tristement, « c'est que Luther porte la responsabilité d'un développement si terrible – conséquence d'actions commises avec une parfaite innocence – qu'aujourd'hui toute la civilisation court le danger de s'échouer là-dessus. Le plus grand Allemand – la cause involontaire de l'effondrement allemand ; Luther, le puissant adversaire des Juifs, celui qui leur a le plus désastreusement ouvert la voie – incompréhensible, je vous dis, incompréhensible ! Arriver trop tard de dix ou vingt années dérisoires ! Commencer à ouvrir les yeux sur les Juifs peu avant sa mort, quand tout avait déjà été déterminé [47]. Auparavant, corps et âme pour les traîtres ! Puis les Hébreux avaient encore été 'des cousins et des frères de notre Seigneur' pour lui, alors que nous chrétiens n'étions que 'des beaux-frères et des étrangers'. En se tordant les mains, il implorait la populace à s'associer avec eux d'une manière 'honnête et appropriée'. Pour lui ils étaient au-dessus des Apôtres ! Le défunt Erzberger n'aurait pas pu parler d'une manière plus absurde [48].

« Mais pas un instant aussi sincèrement », l'interrompis-je. « Si Luther avait été un contemporain d'Erzberger, il n'aurait pas eu à découvrir d'abord le but du bakchich juif pour percer à jour le judaïsme. Dès sa période étudiante, il aurait promptement sauté à pieds joints dans la bataille contre l'engeance du diable. »

« Mon Dieu », reprit-il immédiatement, « on ne peut pas le blâmer ». Beaucoup de choses sont arrivées durant les quatre cent dernières années. Mais il y a une chose à se rappeler : l'instinct populaire était alors plus alerte que de nos jours. Sur toute la ligne, la méfiance vis-à-vis des Juifs était très forte. Luther était un homme du peuple, le fils d'un homme simple. Sa prédilection pendant tant d'années envers les Juifs est un peu trompeuse ; il faut prendre en compte une certaine naïveté, un manque d'expérience, le résultat de son séjour au cloître. La même règle semble s'être appliquée ici comme ailleurs : trop d'étude ruina sa vision. Cependant, Luther était un grand homme, un géant. Avec un choc qui perça le crépuscule, il vit les Juifs comme nous avons seulement commencé à les voir aujourd'hui. Mais malheureusement, trop tard, et pas là où ils avaient fait le plus de dégâts – dans le

christianisme. Oh, si seulement il les avait vus là ! Si seulement il les avait vus dans sa jeunesse ! Alors il n'aurait pas attaqué le catholicisme, mais plutôt les Juifs derrière celui-ci ! Au lieu d'une condamnation complète de l'Eglise, il aurait laissé tout son élan tomber sur les vrais scélérats. Au lieu de glorifier l'Ancien Testament, il l'aurait dénoncé comme l'arsenal de l'Antéchrist. Et le Juif – le Juif se serait retrouvé là dans sa nudité abominable, comme un avertissement éternel. Il aurait été obligé de sortir de l'Eglise, de la société, des salles des princes, des châteaux des chevaliers et des maisons des citoyens. Car Luther avait une force, un courage et une volonté irrésistibles. Il n'en serait jamais venu à la division de l'Eglise ou à la guerre qui, en accord avec les souhaits des Hébreux, fit couler des torrents de sang aryen pendant trente longues années. »

« Et je dresserai l'Egyptien contre l'Egyptien ; et l'on se battra frère contre frère, voisin contre voisin », lança-t-il. « Quelle haine, quelle haine ! Ce n'est pas humain ; qu'est-ce donc ? »

« Cela, mon ami », plaisantai-je alors, « c'est la 'gentillesse du cœur' dont le Juif Fritz Kahn a parlé, à travers laquelle 'Israël est devenu la mère éthique de l'humanité'. Ces gens sont vraiment bizarres dans leur impudence. Kahn a qualifié Moïse de 'phénomène dans l'histoire des peuples civilisés : un héros national sans armes'. En même temps, il nous réproche en faisant remarquer que 'les nuits d'orage, on entend les gémissements affligés des veuves autour des héros de bronze de nos places de marché', c'est-à-dire autour des statues du prince Eugène, du maréchal Blücher, etc. Je me demande ce qu'il pense que Moïse a utilisé pour massacrer les premiers-nés égyptiens, sinon des armes. Des boules de gomme, peut-être ? Ou ont-ils été étouffés à mort par pur amour ? Apparemment, nous devons croire que la populace était entièrement composée de baby-sitters et de nourrices.

Eh bien, tous ces types fonctionnent au moins de la même manière. Ils ne prennent pas même la peine de nier quoi que ce soit ; au lieu de cela, ils soutiennent systématiquement et précisément le contraire. »

« Cette tactique semble fonctionner assez bien avec nos savants », grommela-t-il. « Les Juifs peuvent dire ce qu'ils veulent ; tout est évangile pour nos savants. Ils ne penseraient pas à tenter de vérifier quoi que ce soit ; le fait que cela paraisse sur papier imprimé leur suffit. Une certaine Juive appelait le Talmud 'une œuvre grandiose et monumentale de l'esprit', un 'monument héroïque des idées, auquel les millénaires ont donné le souffle de leur expérience' [49]. Immédiatement après avoir rencontré un tel joyau, le professeur allemand sort son cahier – et le lendemain, ses étudiants ont dévoré et digéré la nouvelle friandise. C'est comme ça que ça se passe dans nos lycées. Ils sont tous formés, disent-ils, pour ne produire que des génies ; au lieu de cela, un laquais après l'autre est diplômé. »

« Quelques heures passées à parcourir le Talmud, » poursuivis-je, « sont tout à fait suffisantes pour dissiper le moindre doute sur les Juifs. Il est compréhensible qu'ils n'aient que les éloges les plus démesurés pour le livre. Quand ils regardent leur propre nature, elle rejaillit sur eux. Et c'est bien sûr pour eux la plus grande source de joie. Ainsi, par essence, chaque Juif est un talmudiste, même s'il n'a jamais ouvert le Talmud. Cela ne fait aucune différence quand il a été écrit ; en fait, il n'avait pas besoin d'être écrit du tout. Le premier Juif contenait tous ses ingrédients essentiels. Les dirigeants juifs le comprennent parfaitement, mais ils ne le disent que métaphoriquement.

'Le Talmud est une autorité irréprochable', clamait le rabbin Dr. Grönemann devant un tribunal de Hanovre en 1894. 'Les doctrines juridiques du Talmud ont préséance', déclara

impérieusement un professeur Cohen à un tribunal correctionnel de Marbourg en 1888. Et il ajouta – faites bien attention à cela ! – qu’elles s’appliquaient aussi aux Juifs non croyants qui, cependant, faisaient toujours partie de la communauté juive, ‘puisqu’ils reconnaissent les doctrines morales du Talmud’. Un chef-d’œuvre ! De temps en temps, les lascars ébruitent un vrai secret dans leur babillage, mais nous n’y prêtons pas attention. ‘Quoi qu’il se trouve dans le Talmud, nous lui reconnaissons avoir la préséance absolue sur toute la loi de Moïse’, témoigna un groupe de prétendus Juifs réformés à Paris en 1860, avec le concours de l’Alliance Israélite. Et un rabbin, le Dr. Rahmer, écrivit dans l’Encyclopédie de Pierer que le Schulchan Aruch, une sorte de Talmud à usage domestique, fut ‘accepté par la communauté israélite comme un guide faisant autorité pour la pratique religieuse’. Accepté ? Quel farceur ! Bientôt je vais ‘accepter’ les traits de Dietrich Eckart. »

« Seigneur, » dit-il, « quiconque n’est pas pris d’écœurement et de nausée en se familiarisant plus étroitement avec le Talmud peut bien se mettre en scène dans un numéro de cirque secondaire. »

« Le cirque local », fis-je remarquer, « est limité quant au degré d’anomalie qu’il présentera. Le jeune étudiant de Tübingen qui pouvait avaler une demi-douzaine de crapauds avec enthousiasme fut sa plus grande attraction jusqu’à présent. Personne, cependant, n’a un estomac capable de digérer même ce seul passage du Talmud : ‘Rabbi Johanan a dit que le pénis de Rabbi Ismaël était aussi grand qu’un bout de six kab [50] ; selon d’autres, trois kabs. Le pénis du rabbin Papa était aussi gros qu’un des paniers des habitants de Harpani’ [51]. Le zèle compétitif des trois vieux rabbins pourrait faire tomber une personne non prévenue de sa chaise. »

« On trouve toute une série de semblables plaisanteries dans ce magnifique exemple de livre religieux », dit-il avec dégoût. « Le vrai problème, cependant, est que les filles non-juives ‘qui ont moins de trois ans et un jour’ sont considérées comme ‘convenables’ pour les rabbins, puisque Moïse a écrit : ‘Mais laissez en vie pour vous toutes les petites filles qui n’ont point connu la couche d’un homme’, c’est-à-dire pour les rabbins. [52] » [Nombres, 31:18]

« La perversité la plus abominable et la bouillie syllabique la plus ennuyeuse réunies dans le même souffle. Ce qui se passe dans les têtes juives doit vraiment être effrayant. »

« Eux », répondis-je, « sont d’un avis contraire sur ce point. Autrement, leur image miroir, le Talmud, ne nous informerait pas que ‘les Israélites sont plus agréables à Dieu que les anges’ [53], ou que ‘le monde fut créé au nom des Israélites seulement’, ou que ‘quiconque gifle un Juif au visage a frappé Dieu lui-même’, ou que ‘le soleil illumine la terre et la pluie la rend fertile uniquement parce que les Israélites y vivent’, et plus encore sur le même ton de modestie. »

« Je doute vraiment qu’il existe une sorte d’encyclopédie médicale qui contienne des termes appropriés pour décrire la mégalomanie juive », déclara-t-il. « Mais quel talent incroyable ils ont pour la dissimuler ! »

« Leur livre Sirach, » complétai-je, « hurle : ‘Terrifiez tous les peuples ; levez la main contre les étrangers, afin qu’ils voient votre puissance. Le feu de la colère doit les brûler. Écrasez la tête des princes, qui sont nos ennemis !’ [Sirach, 36:2-12]. Et le Schulchan Aruch enrage : ‘Répands, ô Seigneur, ta fureur sur les goyim qui ne te connaissent pas, et sur les royaumes qui n’invoquent pas ton nom. Poursuis-les avec colère et éteins-les sous le ciel de Dieu !’

[Schulchan Aruch, Orach Geijim, 480]. Ils font la même menace aux deux endroits, avec la distinction que le Schulchan Aruch souligne que *tous* ceux qui ne jurent pas par Jéhovah doivent être exterminés. »

« Et avec une doctrine morale si abominable sur la conscience, » se mit-il à fulminer, « cette merveille de la communauté juive moderne, Moses Mendelssohn [54] eut l'impudence d'affirmer que 'la domination sur la terre appartient de droit à la communauté juive'. À cause de leur religion ! En tant que talmudiste de formation, il retrouvait certainement son chemin dans toute cette ignominie – ces extraits que nous venons de citer ne sont qu'une infime partie – mais il... oh, ce mensonge, cette meute totalement mensongère, l'essence même du mensonge ! »

« Tout Berlin », dis-je, « bourdonnait d'éloges pour le 'sage', pour le 'noble' Moses. Mais Goethe ne se laissa pas tromper : 'trivialité juive !' fut son commentaire sur la pieuse supercherie. Il ne parut étrange à personne que l'incomparable Moses se soit hissé en un clin d'œil du rang de simple tuteur privé à celui de puissant fondateur de la banque Mendelssohn, évitant ainsi par un large détour le chas de l'aiguille. Ce bienfaiteur de l'humanité promut surnoisement l'idée que le peuple juif ne constitue qu'une communauté religieuse. Cela représente aujourd'hui encore une panacée très prisée des Juifs. Un certain Dr. Ruppin révéla le pourquoi. 'Les lois spéciales contre les Juifs', nous dit-il en riant et en se frottant les mains, 'furent toujours dirigées contre les aspects religieux de la communauté juive, puisque cette sphère d'activité constituait la seule cible facilement concevable pour la législation. L'antisémitisme ne fut jamais vraiment hostile à la religion juive, mais y est resté indifférent' [55]. Voilà ! Nous avons maintenant l'aveu que leur 'religion' sert un but de diversion très utile. Cependant, quiconque en a pris connaissance a découvert que ce que les Juifs appellent leur religion correspond exactement à leur caractère. »

« C'est ce qu'ils disent eux-mêmes », dit-il. « Ils se vantent sans cesse, aussi, que leur religion est une création si magistrale qu'elle est unique au monde. Alors montrez-nous le Talmud ! Il contient la religion juive sous sa forme la plus pure – théologie, dogmatique, moralité, tout est rassemblé au même endroit. Pourquoi gardent-ils pour eux si nerveusement le magnifique livre, si vraiment 'les millénaires lui ont donné le souffle de son existence' ? En tant que bienfaiteurs-nés de l'humanité, ils auraient dû depuis longtemps le rendre accessible à la population générale. Or il n'a pas encore été entièrement traduit, même aujourd'hui, et qui diable a lu ce qui l'a été ? On croirait qu'ils craignent qu'une Eglise médiévale soit encore prête à le brûler pour hérésie. »

« Une religion ! Cette immersion dans le sordide, cette haine, cette méchanceté, cette arrogance, cette hypocrisie, cette chicanerie, cette incitation à la tromperie et au meurtre, est-ce une religion ? Alors il n'y a jamais rien eu de plus religieux que le diable lui-même. C'est l'essence juive, le caractère juif, point final ! »

« Luther », remarquai-je, « a exprimé son opinion là-dessus assez clairement. Il nous appelle à brûler les synagogues et les écoles juives et à recouvrir les ruines de terre 'afin qu'aucun homme n'en revoie jamais une seule pierre ou une seule cendre'. Dieu nous pardonnerait pour ce que nous avons précédemment toléré par notre ignorance – 'Je ne le savais pas moi-même', écrivit-il – mais maintenant que nous étions conscients de ce qui se passait, nous ne devons à aucun prix protéger ces bâtiments 'où ils calomnient, maudissent, couvrent de crachats et injurient le Christ et nous-mêmes'. Il appelait aussi à la destruction de leurs maisons, car ils y faisaient la même chose que dans leurs écoles. 'Certains pourraient penser',

se plaignait-il, 'que mon jugement est trop sévère. Il est plutôt trop indulgent, car j'ai vu leurs écrits' [56]. Nos inspecteurs d'école ne les ont apparemment pas vus, ni nos enchanteurs et nos sorciers. »

« Brûler leurs synagogues, je le crains, ne serait d'aucune utilité », dit-il en haussant les épaules. « Même s'il n'y avait jamais eu de synagogue, d'école juive, d'Ancien Testament ou de Talmud, l'esprit juif aurait toujours été là et aurait produit son effet. Il a toujours été là. Chaque Juif qui est né l'a incarné. Et cela est encore plus prononcé chez les soi-disant Juifs éclairés. Heine appartenait, certes, aux plus éclairés, mais il avait une arrogance tout aussi folle que le plus gras youpin galicien. Moses Mendelssohn passait pour une pure merveille de sagesse ; et pourtant, voyez et regardez, il trouvait vraiment choquant que les Juifs n'aient toujours pas la domination de la terre qui leur était due ! [57] »

« Fort de longues années d'expérience », fis-je remarquer, « Dostoïevski dépeignit la vanité ahurissante du Juif russe [58]. Pendant longtemps, il vécut avec toutes sortes de condamnés, y compris plusieurs Juifs, dormant sur les mêmes couchettes en bois qu'eux. Tout le monde traitait ces Juifs amicalement, rapporta-t-il, ne s'offusquant même pas de leur manière folle de prier. Probablement que leur propre religion avait été comme cela autrefois, pensaient les Russes en eux-mêmes, et ils laissaient tranquillement les Juifs faire ce qu'ils voulaient. Mais, d'un autre côté, les Juifs rejetaient avec hauteur les Russes, ne voulaient pas manger avec eux et les méprisaient. Et où ? Dans une prison sibérienne ! Partout en Russie, Dostoïevski trouva cette antipathie et ce dégoût des Juifs pour les indigènes. Mais nulle part, cependant, le peuple russe ne conçut de ressentiment pour leur comportement, croyant avec indulgence que cela faisait partie de la religion juive. »

« Oui, en effet, et quelle religion ! » dit-il avec mépris. « C'est le caractère d'un peuple qui détermine la nature de sa religion, et non l'inverse. »

« Dostoïevski », continuai-je, « était la compassion faite homme, mais se montra mécontent des Juifs. Avec un pressentiment, il demanda ce qui se passerait en Russie si jamais les Juifs prenaient le dessus. Accorderaient-ils même approximativement aux indigènes les mêmes droits dont ils jouissaient eux-mêmes ? Les laisseraient-ils pareillement prier à leur guise ou n'en feraient-ils pas simplement des esclaves ? Pire encore, ne les écorcheraient-ils pas et ne les tondraient-ils pas ? Ne les extermineraient-ils pas même, comme ils l'ont fait si souvent avec d'autres peuples au cours de leur histoire ? »

« Ah, si nos ouvriers pouvaient partager ses pressentiments, en particulier ceux qui espèrent leur salut des Soviétiques ! », s'écria-t-il. « Famine, fosses communes, esclavage, fouets juifs. Quiconque se met en grève est pendu. 'Venez à nous, vous tous qui êtes fatigués et lourdement chargés'. Comme ils sifflent, les chiens ! Et comme ça sonne bien, devant le rideau ! Derrière, cependant, se cache la canaille, l'Armée rouge, la lie de l'humanité non-juive. »

« Le bilan des Russes sacrifiés depuis le début de la domination bolchevique est estimé par les autorités à une trentaine de millions », répondis-je. « Ceux qui n'ont pas été sommairement exécutés sont tombés dans la famine et la maladie. Etaient-ils tous des bourgeois ? Seul un imbécile pourrait le croire. Qui parmi nous a le plus à souffrir ? Les milliers de personnes qui, chaque jour, s'appliquent pendant de longues heures à leurs diverses occupations. Les capitalistes ne sont guère majoritaires parmi eux. Mais cela n'a pas ému nos travailleurs. Dans leur désir d'être les maîtres, ils se laissent conduire par le bout du nez comme des enfants. »

« Ebert [59] a tonné contre le capitalisme toute sa vie. Maintenant, il est président. Et à chaque coin de rue, les banques poussent du sol comme des champignons. C'est un fait. Tout le monde le voit. Le premier venu peut tendre la main et le toucher. Mais cela amène-t-il quelqu'un à flairer le piège ? Jamais de la vie ! »

« La première chose que fit le Juif Eisner [60] après la révolution fut de faire garder les banques par l'armée. Les capitalistes firent passer en contrebande leurs énormes masses d'argent hors du pays pendant des mois, et il ne leva pas le petit doigt pour les arrêter. Il estima plus important de se rendre au Congrès socialiste en Suisse et de placer toute la culpabilité de la guerre mondiale sur l'Allemagne. Faites pénitence, dit-il, et les Français vous serreront avec indulgence contre leur cœur. Fort probable ! L'expérience l'a glorieusement confirmé. »

« Le même Eisner », acquiesça-t-il, « qui au début de la guerre envoya un flot de télégrammes aux autres dirigeants sociaux-démocrates, les suppliant de rester fidèles au Kaiser. Un coup de couteau honteux dans le dos doit être évité à tout prix, » dit-il. « Cela se passa ainsi jusqu'au traité de Brest-Litovsk [61]. Jusque-là, tous les Juifs allemands étaient des monarchistes inspirés. Puis vint la volte-face. Le Maure a fait son devoir et écrasé la Russie tsariste ; maintenant à son tour d'être écrasé. Le reste n'est que silence. Visible aux yeux de tous, le Juif se porta aussi candidat [au pouvoir] en Allemagne.

Ô ouvriers ! Se laisser ainsi séduire ! Les innocents se laissent rêver à bien des choses. Le Parti communiste en Allemagne compte encore moins d'un quart de million de membres ; pourtant, il possède plus de cinquante journaux. Ce que cela coûte est tout simplement incalculable : des millions. Qui paie ces sommes énormes ? Nous, les nationaux-socialistes, sommes occupés à maintenir notre unique *Beobachter* [62]. Si nous avions un accord avec les Juifs, nous aurions un nombre prodigieux de journaux du parti en un instant. Y a-t-il des camarades qui en doutent ? J'aimerais en rencontrer un. Et, voyez un peu, c'est là l'étonnant : ils savent que les Juifs sont secrètement derrière ces choses, mais ils agissent comme si ce n'était pas du tout le cas. Est-ce honnête ? Cela peut-il conduire à un résultat heureux ? Se ruer imprudemment vers le précipice est une chose, le faire consciemment et considérer son plus sinistre ennemi comme un complice en est une autre. »

« J'aimerais savoir, » fis-je remarquer, « ce que diraient les camarades si on leur prouvait noir sur blanc que les Junkers ou les grands industriels ont depuis X temps une philosophie morale occulte du genre le plus abominable. Leur rage serait inimaginable. 'Aha !', rugirait tout le monde. 'Avec des principes comme ceux-là, il n'est pas étonnant que les démons nous tourmentent ainsi ! Imaginez donc ! Comment quelqu'un peut-il être aussi mauvais et ignoble ? Ils devraient tous être exterminés !' Ils continueraient comme ça, comme des possédés, et à juste titre. Mais, d'un autre côté, quand on leur montre que les Juifs ont, dans leurs livres religieux officiels, les déclarations les plus effrayantes sur le pillage et le meurtre de tous les Gentils, cela les laisse froids. Soit ils le contestent, soit, quand cela semble désespéré, ils disent que la plupart des Juifs ne sont plus aussi religieux depuis longtemps et ne se préoccupent plus de tout cela. Il ne leur vient jamais à l'esprit que le caractère juif est la source de leur ignoble littérature. »

« Mais ceci », dit-il, « est le meilleur de tout : toutes – et je dis bien toutes – les injustices sociales de quelque importance dans le monde d'aujourd'hui peuvent être attribuées à l'influence souterraine des Juifs. Les travailleurs cherchent donc à éliminer avec l'aide des

Juifs ces maux que nul autre que les Juifs eux-mêmes ont consciemment et délibérément causés. On peut se figurer quelle sorte d'aide ils recevront. »

« Revoilà le modeste Joseph ! » répliquai-je. « Son influence sur le Pharaon causa aux Egyptiens une détresse terrible, dont ils pensèrent se libérer plus tard avec l'aide de Moïse. Je dois admettre que l'épisode ne manque pas d'un certain humour noir. »

« La vérité », dit-il, « est, en effet, comme vous l'avez écrit un jour : on ne peut comprendre le Juif que lorsqu'on connaît son but ultime. Et ce but est, au-delà de la domination du monde, l'anéantissement du monde. Il doit épuiser tout le reste de l'humanité, se persuade-t-il, pour préparer un paradis sur terre. Il s'est persuadé lui-même que lui seul est capable de cette grande tâche, et, compte tenu de ses idées du paradis, il en est certainement ainsi. Mais on voit bien, ne serait-ce que par les moyens qu'il emploie, qu'il est secrètement poussé vers autre chose. Alors qu'il se persuade lui-même qu'il est en train d'élever l'humanité, il tourmente les hommes jusqu'au désespoir, jusqu'à la folie, jusqu'à la ruine. Si l'arrêt n'est pas ordonné, il détruira tous les hommes. Sa nature le contraint à atteindre ce but, même s'il comprend vaguement qu'il doit ainsi se détruire lui-même. Il n'y a pas d'autre voie pour lui ; il doit agir ainsi. Cette prise de conscience de la dépendance inconditionnelle de sa propre existence vis-à-vis de celle de ses victimes me paraît être la cause principale de sa haine. Être obligé d'essayer de nous anéantir de toutes ses forces, mais soupçonner en même temps que cela doit conduire inévitablement à sa propre ruine, voilà où elle se trouve. Si vous préférez : la tragédie de Lucifer. »

[Ici s'achèvent les notes de Dietrich Eckart.]

NOTES

[1] Strabon (géographe et historien grec, vers 63 av. J.C. – 24 apr. J.C.), *Geographica*.

[2] Marcus Tullius Cicero, *Oratio pro L. Flacco*. En 59 av. J.C. Cicéron défendait le proconsul Flaccus, qui, à l'appel des Juifs, était accusé de corruption en lien avec son activité administrative en Syrie.

[3] Trois figures éminentes de la politique allemande en 1923 : le Chancelier allemand, le ministre bavarois de l'Intérieur, et le fondateur et dirigeant du Parti du Peuple Bavarois, respectivement. (note de WLP)

[4] James K. Hosmer, *The Jews* (New York, 1885), p. 272. (note de WLP)

[5] Dans la traduction à partir de l'hébreu de l'Exode 12:38, ce mot qui est rendu dans la version du King James [la version du Roi Jacques, très populaire dans les pays anglo-saxons] par une « multitude mélangée » apparaît dans la Bible allemande sous le nom de *Pöbelvolk*, signifiant « canaille » [ou racaille, populace, etc.]. (note de WLP)

[6] Dans le volume 2, chapitre 16 (page 384 de l'édition de Londres en 1783) de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*, Edward Gibbon rapporte :

« Depuis le règne de Néron jusqu'à celui d'Antonin le Pieux, les Juifs montrèrent, pour la domination de Rome, une impatience qui les précipita dans de fréquentes révoltes et qui

produisit souvent les plus furieux massacres. L'humanité est révoltée au récit des cruautés horribles qu'ils commirent dans les villes d'Egypte, de Cyrène et de Chypre, où, sous le voile d'une amitié perfide, ils abusèrent de la confiance des habitants (...). A Cyrène ils massacrèrent 220.000 Grecs ; à Chypre, 240.000 ; en Egypte, une très grande multitude. Beaucoup de ces malheureuses victimes furent sciées en deux, d'après un précédent auquel [le roi] David avait donné son approbation. Les Juifs victorieux dévorèrent la chair, léchèrent le sang et se ceignirent des entrailles de leurs victimes. » (note de WLP)

[7] Heinrich Graetz, *Geschichte der Juden von den Ältesten Zeiten* (Breslau, 1853).

[8] Le 2 septembre. Sedan fut le site de la grande victoire prussienne lors de la guerre franco-prussienne, ce jour de 1870. (note de WLP)

[9] « Le reste des Juifs dans les provinces du roi s'étaient unis pour se défendre ; ils tirèrent vengeance de leurs ennemis en tuant soixante-quinze mille de ceux qui les haïssaient » (Livre d'Esther, 9:16). Sur l'origine de Pourim, qui est fêté à la fin février ou début mars, voir Esther 9:24-26. Pourim est le plus ouvertement anti-Gentils des divers festivals juifs – célébré avec des tabassages rituels et même des crucifixions d'Hamann, le principal scélérat « gentil » dans le Livre d'Esther – et d'après lequel Baruch Goldstein, en 1994, choisit Pourim comme le « jour saint » approprié pour massacrer 29 musulmans à la mosquée d'Ibrahim à Hébron. (note d'Irmin)

[10] L'empereur Guillaume II d'Allemagne, qui abdiqua en 1918 après que la révolution marxiste-juive en Allemagne ait conduit à l'effondrement de son effort de guerre et à la perte de la Première Guerre mondiale. (note de WLP)

[11] Friedrich Delitzsch, *Die Grosse Täuschung: Kritische Betrachtungen zu den alttestamentlichen Berichten über Israels Eindringen in Kanaan, Die Gottesoffenbarung vom Sinai, und die Wirksamkeit der Propheten* (Stuttgart, 1920).

[12] Otto Hauser, *Geschichte des Judentums* [Histoire de la Juiverie] (Weimar, 1921), p. 251.

[13] Hauser distingue les hommes « clairs » ou « blonds », ou, comme il dit, les hommes de race noble, des hommes « sombres » ou « noirs » de race inférieure. Partout où il a l'occasion de mentionner un Juif blond dans son livre, il chante ses louanges. Pour ma part, j'ai rencontré certains des plus grands scélérats parmi des Juifs blonds.

[14] Werner Sombart, *Die Juden und das Wirtschaftsleben* [Les Juifs et la vie économique] (Leipzig, 1911), p. 356.

[15] Contre Napoléon Bonaparte, 1813-1815. (note de WLP)

[16] Hauser, op.cit., p. 376.

[17] Arthur Schopenhauer, *Parerga und Paralipomena II*, p. 174.

[18] Ludwig Börne (alias Löb Baruch), *Briefe aus Paris* (Hamburg, 1832); Heinrich (alias Chaim) Heine, *Deutschland, ein Wintermärchen* (1844).

[19] Artur Brunn, *Im Deutschen Reich* (périodique de l'Association Centrale des Citoyens allemands de foi juive), 1913, n° 8.

[20] Walther Rathenau, *Berliner Kulturzentren*, 1913. Rathenau fut un profiteur de guerre durant la Première Guerre mondiale et plus tard un ministre dans le gouvernement de Weimar. Il fut exécuté par des patriotes allemands en 1922. (note de WLP)

[21] Un gouvernement socialiste, sous contrôle juif, de Paris, qui dura seulement du 18 mars au 27 mai 1871, mais qui fut responsable de milliers de meurtres atroces durant cette brève période. (note de WLP)

[22] M.J. Wodeslowsky, *Jewish World*, 1^{er} janvier 1909.

[23] Joseph Cohen, *Jewish World*, 4 novembre 1913.

[24] *Jewish Chronicle*, 10 décembre 1911.

[25] Sombart, op.cit., pp. 32-33.

[26] Jésus était bien sûr de naissance juive. Mais il y a en fait des documents antiques qui suggèrent le contraire, comme une fausse lettre soi-disant écrite par un contemporain de Ponce Pilate, l'Épître de Publius Lentulus, qui décrit Jésus comme un blond aux yeux bleus. Eckart se fie à cette tradition du Christ Aryen.

Cf. Alfred Rosenberg, *Myth of the Twentieth Century*, trad. anglaise de Vivian Bird (Newport Beach, CA: Noontide Press, 1982), p. 397 : « Il n'y a pas de preuve de l'affirmation souvent faite que Jésus était un Juif. En fait, il y en a beaucoup qui suggèrent le contraire. Jésus était peut-être un Aryen, du moins partiellement, montrant fortement le type nordique. Regardons *Die historische Persönlichkeit Jesu* (Munich, 1924). Il rapporte que, d'après le prédicateur chrétien syrien Ephraïm (IV^e siècle apr. J.C.), Jésus avait une femme danaïte, c'est-à-dire née à Dan, pour mère, et un Latin pour père. Ephraïm ne voit rien de déshonorable à cela, ajoutant 'Jésus tirait ainsi son ascendance de deux des plus grandes et plus fameuses nations – c'est-à-dire des Syriens du côté maternel et des Romains du côté paternel'. Ephraïm présuppose la reconnaissance universelle de ce fait. »

(note d'Irmin)

[27] Ibid., p. 39.

[28] Cinq ans après que *Der Bolschewismus* ait été écrit – le 2 juin 1928 –, un article parut dans *Liberty magazine*, par l'ancien directeur du Secret Service des Etats-Unis, William J. Flynn, détaillant les intrigues jusqu'ici secrètes de Wilson, Baruch, et d'autres en 1915 pour engager les Etats-Unis dans la Guerre Mondiale. Mais ces activités traîtresses pâlissent jusqu'à l'insignifiance comparées aux activités des Juifs sionistes en 1916, à la suite de négociations entre le gouvernement britannique et la Juiverie mondiale qui conduisirent à la Déclaration Balfour de 1917.

Dans un pamphlet publié à Londres en mars 1936 par la New Zion Press et intitulé *Great Britain, The Jews, and Palestine*, Samuel Landman, le sioniste bien connu, dit que ces négociations conduisirent à un « contrat de quiproquo » dans lequel la communauté juive acceptait d'user de son influence pour faire entrer l'Amérique dans la guerre du côté de la Grande-Bretagne en échange de la garantie britannique que la Palestine serait donnée aux Juifs. Il dit que, dès que les négociations furent terminées, « le changement dans l'opinion

officielle et publique telle que reflétée dans la presse américaine en faveur de l'intervention dans la guerre aux cotés des Alliés fut aussi gratifiante qu'elle fut étonnamment rapide ». Eckart, bien sûr, ne connaissait pas l'histoire complète de ces arrangements en 1923. (note de WLP)

[29] Litman Rosenthal, *American Jewish News*, 19 septembre 1919. Rosenthal, se souvenant de sa présence à la conférence de 1903, expose très franchement comment les Juifs attendaient impatiemment une guerre mondiale, onze ans avant les faits. Le discours de Nordau continue « ...laissez-moi vous dire les paroles suivantes comme si je vous montrais les barreaux d'une échelle montant de plus en plus haut : Herzl, le Congrès sioniste, la proposition anglaise de l'Ouganda [comme futur foyer juif], la future guerre mondiale, la conférence de paix où avec l'aide de l'Angleterre une Palestine libre et juive sera créée ». (note de WLP)

[30] Hauser, op.cit., pp. 484, 491.

[31] Martin Luther, *Von den Juden und ihren Lügen* [Des Juifs et leurs mensonges]. Les paroles de Luther sont plus poétiques en allemand : « Du bist nicht ein Deutscher, sondern ein Tauscher ; nicht ein Welcher, sondern ein Fälscher ». (note de WLP)

[*] Particulièrement dans le chapitre 5 (note de l'éditeur).

[32] Sombart, op.cit., p. 371.

[33] Emmanuel Kant, *Anthropologie in pragmatischer Hinsicht* (Königsberg, 1798).

[34] Johann Wolfgang von Goethe, *Wilhelm Meisters Wanderjahre*; Goethe, *Das Jahrmarktfest zu Plundersweile*; Goethe, *Tag- und Jahresfeste*; ibid.

[35] Benjamin Disraeli, *Conningsby* (London, 1844).

[36] Otto Weininger, *Geschlecht und Charakter* [Sexe et caractère], (Vienne et Leipzig, 1903).

[37] C'est-à-dire l'*Annonceur de Berlin*, un journal de Berlin. (note de WLP)

[38] Moritz Goldstein, *Kunstwart*, Mars 1912.

[39] On se souvient ici de ce qui est arrivé à Wagner durant ces dernières années. Si Eckart avait pu prévoir comment les immortels opéras de Wagner seraient un jour pervertis à Bayreuth, il aurait été bien plus peiné qu'il ne le fut par les « interprétations » juives des écrits de Goethe. (note de WLP)

[40] Anaclet II (1130-1138), Innocent II (1130-1143), Calixte III (1168-1178), Clément VIII (1424-1428), Alexandre VI (1492-1503), et même Pie XI (1922-1939). De plus, Grégoire VI (1045-1046) et d'autres ont pu être des Juifs ou partiellement juifs. Anaclet II, Calixte III, et Clément VIII sont généralement classifiés comme des antipapes. (note de WLP)

[41] Giordano Bruno, *Spacio della Bestis Trionfante* [L'expulsion de la Bête triomphante] (1584).

[42] Dans son cours en 1894, intitulé *Umpires of the Jewish Question* [Arbitres de la question juive].

[43] Dans son sermon d'adieu, en mars 1894.

[44] Nahum Goldman, le sioniste juif russe bien connu qui eut aussi l'incroyable audace d'annoncer que les Juifs « ne reconnaissaient plus le droit d'un pays de considérer la question du traitement de sa population juive comme une affaire interne ».

[45] Schopenhauer, loc. cit.

[46] Heinrich Heine, dans son poème « Dispute ».

[47] Martin Luther mourut en 1546. Ses deux principaux écrits antisémites, *Von den Juden und ihren Lügen* et *Vom Schem Hamphoras*, parurent en 1543. Un tract philosémite de lui fut écrit en 1523. Le lecteur moderne peut se référer à Walther Linden, *Luthers Kampfschriften gegen das Judentum* (Berlin, 1936), qui contient le texte complet de *Von den Juden und ihren Lügen* et des extraits de *Vom Schem Hamphoras* ; ou à E.V. von Rudolf, *Dr. Martin Luther Wider die Juden* (Munich, 1940), qui contient des extraits des deux. (note de WLP)

[48] Matthias Erzberger (1875-1921) était un membre de gauche du Parti du Centre catholique. Collaborateur des Juifs et des sociaux-démocrates pendant la Première Guerre mondiale, il favorisa le traité de Versailles et devint vice-chancelier allemand en 1919. Il fut exécuté pour ses activités traîtresses par des patriotes allemands en 1921. (note de WLP)

[49] Doris Wittner, *Ostjudische Antlitz*, No. 252 (1920).

[50] Le *kab* est une ancienne unité de mesure hébraïque équivalant à environ deux quarts. (note de WLP)

[51] Talmud, Baba Mecia, 84a. Il est intéressant de noter que les récentes éditions du Talmud remplacent le mot « pénis » (*männliches Glied* en allemand) par « tour de taille » (*Körperumfang* en allemand). L'édition de Berlin en 1933 traduite par Lazarus Goldschmidt, par exemple, affirme dans une note à ce passage que l'apparition de *mannliches Glied* dans les éditions antérieures était due à une « erreur » de traduction. Mais il suffit de lire le matériel adjacent à ce passage, avec son caractère clairement obscène, pour voir que la traduction originale n'était pas une « erreur ». (note de WLP)

[52] Talmud, Jabmuth, 606. Les paroles exactes de l'édition de Berlin 1931 de Goldschmidt du *Jabmuth* sont : « Es wird gelehrt : R. Simon b. Johaj sagte : Eine Proselytin unter drei Jahren und einem Tage ist für Priester tauglich, denn es heisst : und alle Kinder unter den Weibern, die die Beiwohnung eines Mannes nicht erkannt haben, lass für euch leben... » (note de WLP)

[53] Talmud, Hulin, 91b. Il faut vraiment prendre la peine de regarder le Talmud soi-même, pour croire les choses vraiment étonnantes qu'on peut y trouver. Nous nous sommes référés à la traduction allemande de Goldschmidt, publiée par la Jüdischer Verlag (Berlin, 1930-1936), mais le Talmud est aussi disponible en anglais (à l'exception de quelques-uns des passages les plus pervers) chez la Soncino Press (Londres, 1935). (note de WLP)

[54] Moses Mendelssohn (1729-1786) était un petit Juif bossu, semblable à un troll, à l'origine un érudit talmudique, qui manifesta finalement une bien plus grande affinité pour une fortune rapide que pour la « sagesse » particulière du Talmud. Commenant comme tuteur dans la maison d'un riche marchand juif de soierie à Berlin, il devint bientôt un partenaire dans l'affaire et amassa une énorme fortune. Il fut célébré par ses compagnons juifs, ainsi que par un milieu d'admirateurs non-juifs, cependant, comme un philosophe extraordinairement pieux et habile. (note de WLP)

[55] Arthur Ruppin, *Die Juden der Gegenwart* (Berlin, 1904), p. 203 ff.

[56] Luther, *Von den Juden und ihren Lügen*.

[57] Les véritables idées d'Hitler sur l'« esprit juif » étaient considérablement plus nuancées que le dialogue fictionnel d'Eckart ne le suggère :

« Nous parlons de race juive par commodité de langage, car il n'y a pas, à proprement parler, et du point de vue de la génétique, une race juive. Il existe toutefois une réalité de fait à laquelle, sans la moindre hésitation, l'on peut accorder cette qualification et qui est admise par les Juifs eux-mêmes. C'est l'existence d'un groupe humain spirituellement homogène dont les Juifs de toutes les parties du monde ont conscience de faire partie, quels que soient les pays dont, administrativement, ils sont les ressortissants. C'est ce groupe humain que nous appelons la race juive. Or il ne s'agit nullement, bien que la religion hébraïque leur serve parfois de prétexte, d'une communauté religieuse ni d'un lien constitué par l'appartenance à une religion commune.

La race juive est avant tout une race mentale. Si elle a pour origine la religion hébraïque, si elle a en partie été façonnée par elle, elle n'est pas néanmoins d'essence purement religieuse, car elle englobe de la même façon les athées convaincus et les pratiquants sincères. A cela, il faut ajouter le lien constitué par les persécutions subies au cours des siècles et dont les Juifs oublient toujours qu'ils n'ont cessé de les provoquer. Anthropologiquement, les Juifs ne réunissent pas les caractères qui feraient d'eux une race unique. Il est pourtant indubitable que chaque Juif recèle dans ses veines quelques gouttes de sang spécifiquement juif. Il serait impossible autrement d'expliquer la permanence, chez eux, de certains caractères physiques qui leur appartiennent en propre et qu'on retrouve invariablement chez des Juifs aussi différents, par exemple, que le Pollack et le Juif marocain – leur nez indécant, leur narine vicieuse, etc.

Une race mentale, c'est quelque chose de plus solide, de plus durable, qu'une race tout court. Transplantez un Allemand aux Etats-Unis, vous en faites un Américain. Le Juif, où qu'il aille, demeure un Juif. C'est un être par nature inassimilable. Et c'est ce caractère même qui le rend impropre à l'assimilation, qui définit sa race. Voilà une preuve de la supériorité de l'esprit sur la chair ! »

(Adolf Hitler, *Libres propos*, 13 février 1945)

(note d'Irmin)

[Version française des éditions Fayard, 1959.]

[58] Fiodor Dostoïevski, *Journal d'un écrivain* (1876-1880). Dostoïevski passa cinq ans dans un camp de détention en Sibérie, à Omsk (1849-1854). (note de WLP)

[59] Friedrich Ebert (1871-1925) était le dirigeant marxiste des sociaux-démocrates. Il collabora avec d'autres traîtres pour provoquer l'effondrement allemand de 1918 et devint président du Reich sous le nouveau régime, en 1919. (note de WLP)

[60] Kurt Eisner (1867-1919) était un journaliste, politicien et dirigeant marxiste juif en Bavière. L'un des principaux organisateurs de la révolution de 1918 (le « Dolchstoss »), il devint le premier président de la république bavaroise. Il fut exécuté par un patriote allemand en 1919. (note de WLP)

[61] Le traité du 3 mars 1918, mettant fin aux hostilités entre l'Allemagne et la Russie, fut signé à Brest-Litovsk. (note de WLP)

[62] Le *Völkischer Beobachter* [L'observateur völkisch] fut le journal officiel du NSDAP, à partir de décembre 1920. (note de WLP)